

# Le Samedi

VOL. III.—NO 22

MONTREAL, 7 NOVEMBRE 1891

PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 6 CTS.



UN DERNIER RAYON DE SOLEIL.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 7 NOVEMBRE 1891.



Celui qui n'admire pas, n'aimera jamais.

Le mot d'adieu des chinois signifie : " Vas dou-  
cement." Les chars urbains doivent être chinois.L'individu qui porte pour la première fois une  
montre en or, ne se rappelle jamais l'heure qu'il  
est.On trouve toujours des excuses pour ne pas  
faire son devoir et des raisons pour faire valoir  
son droit.Les français ont beau se vanter, la femme les  
a devancés ; il y a longtemps qu'elle se sert de la  
poudre sans fuméeL'homme sent le besoin de se reposer, deux  
fois par année ; juste avant ses vacances et im-  
médiatement après.Quand on laisse entrer le désordre dans une  
maison par le trou de la serrure, il s'y construit  
bientôt une citadelle.Le premier désappointement de la vie nous  
arrive avec le premier porte-voix reçu en étren-  
nes, lorsque nous n'avons pas assez de souffle pour  
le faire crier.Dans une école de campagne, le professeur,  
après avoir appelé les élèves, demande secrète-  
ment :

—Y a-t-il des absents qui sont présents ?

" Mon enfant, disait un Yankee à son fils, les  
privileges que tu as en étant citoyen américain  
sont incalculables. Un jour, peut-être, tu seras  
président de la grande république, pendant qu'en  
Angleterre, pas un garçon, quelque brillant qu'il  
soit, ne peut devenir reine."Un commis voyageur vole un baiser à sa bien-  
aimée :—Ah ! dit-il, je suis tellement satisfait de  
l'échantillon, que je suis prêt à prendre tout ce  
qui vous en reste.Il en est résulté une publication de baus pour  
le dimanche suivant.

## NOS CHÉRIS



Six. — Adelstan, je suis malheureuse !

Adel. — Mais pourquoi.

Six. — Je suis brune. Tu m'aimerais davantage si j'é-  
tais blonde.

## MOTS D'ENFANTS

Le professeur. — A quelle cause, des milliers de  
personnes attribuent-elles leur chute.

L'élève. — A la pelure de banane.

La mère. — Bon, maintenant que nous allons  
partir, embrasse ton petit amiLa petite Juliette embrasse l'ami, puis s' frotte  
vigoureusement la joue.La mère. — Comment ! As-tu envie d'effacer ce  
baiser ?Juliette. — Non, maman, c'est pour le faire en-  
trer mieux.

—Fais donc le cheval comme il faut, papa ?

—Je le fais bien, tu vois.

—Ah oui ! un cheval bête.

Robbie, (qui est caché). — Beuh !

La mère. — Mon Dieu ! quel saut tu m'as fait  
faire, monsieur mon garçon !Robbie. — Est-ce drôle ! Cela me rappelle ce  
que le criquet a dit à Dieu quand il fut créé.

La mère. — Le criquet ? Qu'a-t-il dit !

Robbie. — Il a dit : " Mon Dieu ! que vous  
m'avez fait sauter ! "

## UNE TÊTE QUI COMPTE

Julie. — Vous pouvez avoir beaucoup de cœur ; mais  
vous n'avez guère de tête, j'ai peur.Jack. — Au contraire. Elle est immense ce matin.  
C'était, la nuit dernière, le parti d'huîtres de notre  
club.

## BESOIN D'AFFECTION

A sa petite nièce Hélène  
L'oncle Antoine faisait sans cesse des présents.  
Un jour il lui donna, pour fêter ses six ans,  
Une poupée en porcelaine.Deux ou trois jours après, il revient par hasard,  
Pour juger de l'effet produit sur la fillette  
Par sa belle poupée Annette.Jugez d'ici combien fut surpris le vieillard :  
Il trouve du jonet quelques morceaux à terre  
Et le reste brûlant au feu." Hélène, lui dit-il, viens m'expliquer un peu  
" Pourquoi tu l'as brisée ; est-ce pour te distraire ? "  
L'enfant, d'un air tout éperdu :" O bon oncle, pardon ! J'ai dit à ma poupée  
" Que je l'aimais beaucoup, mais elle s'est moquée :  
" Elle ne m'a pas répondu ! "

JEAN DE CHARROL.

## IL N'Y A PAS DE DOUTE

Tunis. — Et tu dis que tu as réussi à te déli-  
vrer de toute idée d'orgueil ?Deloclière. — Oui, je suis fier de pouvoir m'en  
vanter.

## QUELQUES MOTS BIEN SENTIS

" Ça n'est toujours pas avec un butard comme vous  
que je ferai des affaires.

—Précautions inutile ! Je n'endure pas les crapauds.

## LA RELIGION AVANT TOUT

Deux nègres, pendant un orage violent, se  
réfugient sous un arbre :Premier nègre. — Dis donc, Sambo, sais-tu  
prier ?Second nègre. — Non ; je n'ai jamais prié de  
ma vie.Premier nègre. — Peux-tu au moins chanter un  
hymne ?...(A ce moment la foudre éclate sur un arbre  
voisin et l'abat)....Tu sais, il n'y a pas à dire, il faut faire un  
exercice religieux.Second nègre. — Tiens, voilà ! Je passe le cha-  
peau pour faire la quête.

## L'ART DE RECEVOIR FIN DE SIÈCLE

La dame. — Je voudrais avoir une jolie chaise  
pour les réceptions ; quelque chose de nouveau.Meublier. — J'ai justement ce qu'il vous faut,  
madame ; tenez, essayez cela ?La dame. — Bonté divine ! Elle est horrible !  
Jamais je ne pourrais m'asseoir plus de cinq mi-  
nutes sur cette chaise !Meublier. — Exactement madame ; c'est là  
l'idée de la chose : une chaise pour les visiteurs.

## UN TOUR MAL RÉUSSI

Prisonnier (arrêté en état d'ivresse). — Je me  
sens comme une corde de bois à la fin de l'hiver,  
Votre Honneur.

Le juge. — Comment cela ?

Prisonnier. — Tout brûlé.

Le juge. — Alors, soixante jours pour vous re-  
mettre en ordre.

UN TALENT POUR LA PATISSERIE



*Jeune mariée.*—Tu sais, Adolphe, ces pâtés aux huîtres, c'est moi seule qui les ai faits.  
*Adolphe.*—Tu dis des pâtés ! Mois qui croyais ouvrir des huîtres en écaille !

LE FEUILLETON DU "SAMEDI"

Le feuilleton du SAMEDI touche maintenant à sa fin. *Le Sacrifice d'une Mère* a été lu par tout le monde avec le plus grand intérêt, c'est ce qui prouve que les romans du SAMEDI sont toujours bons et beaux.

Dès que celui-ci sera terminé, le SAMEDI commencera la publication d'un roman tout à fait nouveau, lequel, nous sommes persuadés, saura satisfaire toutes les exigences. Le feuilleton qui a pour titre "*Rameau d'Or*", est dû à la plume d'un célèbre écrivain, que tout le monde connaît et aime à lire, Rioul de Navery. Le fait qu'il soit publié dans le SAMEDI est un gage suffisant pour sa moralité. Les jeunes filles, les jeunes enfants, peuvent jouir de cette bonne lecture tout aussi bien que les personnes plus âgées, et tous sauront l'apprécier.

Ceux qui ne sont pas encore abonnés au SAMEDI devraient profiter de cette occasion ; c'est le meilleur temps pour commencer un abonnement. Qu'on oublie pas que c'est un des plus beaux feuilletons publiés jusqu'ici.

CES PETITES BOUCHES

*La dame.*—Et combien de temps êtes vous demeurée dans votre dernière place ?

*Servante (cherchant un emploi).*—Oh ! madame, je ne suis pas restée une journée. Il n'y avait pas moyen de plaire à la dame.

*La dame.*—Une maniaque probablement ?

*Servante.*—Comme vous le dites. Le premier soir, elle s'est fâchée, parceque j'ai fait bouillir le thé ; le lendemain matin encore la même histoire parceque je n'ai pas fait bouillir le café. Alors vous comprenez, je suis partie.

UN DERNIER ESPOIR



—Alors, si ta poche est percée, tu as perdu la sangle.  
—Je n'ai qu'un espoir : c'est qu'elle aura glissé dans mes chaussons.

UNE BONNE DISTRACTION

Zéphirin est excessivement distrait. L'autre jour, comme il a affaire à sortir, il met sur la porte de son bureau : "Sorti ; reviens dans dix minutes ; prenez une chaise et attendez." Dans la rue, la pluie lui fait remarquer qu'il a oublié son parapluie. Il retourne et sur la porte lit sa carte. Il prend une chaise et s'attend.

UN DÉFAUT DU GLOBE TERRESTRE

*Premier ennemi.*—La terre est assez grande pour nous deux.

*Second ennemi.*—Oui ; mais pas assez profonde pour toi.

COMPLIMENT FLATTEUR

*Sarcaste.*—Tiens, j'ai vu quelques-unes de vos farces dans un livre, hier.

*Vantard (flatte).*—Les misérables ! Ils m'ont volé ! Dans quel livre ?

*Sarcaste.*—Je ne me souviens plus maintenant du titre. Attendez donc une minute... Oui, je sais, dans le premier volume du SAMEDI. Ça fait trois ans que ç'a paru.

SCÈNES DU GRAND MONDE



*Bienfaitrice de l'humanité.*—L'avre petit malheureux ! Fumer à ton âge ?

*Gamin, (indigné).*—Moi fumer ? La bonne blague ! J'entretiens un cigare pour un autre monsieur qui est en visite chez le Gouverneur.

UNE FEMME COMME IL EN FAUT

*Legros (entrant à son club tout essouffé et en transpiration).*—Ouf ! enfin, je l'ai ma clé !

*Lemaigre.*—Du diable, si je sais ce que tu as pu faire ! Tu restes à deux pas d'ici !

*Legros.*—Oui, hein ? je te conseille d'aller voir ma femme et de lui demander le passe partout de la maison.

INEXPÉRIENCE D'UN JEUNE MÉNAGE

*Jeune mère.*—Henri, ne vas pas près du bébé, tu vas l'éveiller.

*Jeune père.*—Je puis bien le regarder.

*Jeune mère.*—Non, chéri ; je te le laisserai prendre quand il pleurera cette nuit.

L'IDÉE !

*M. Bisbee (lisant un article du journal).*—Nous sommes rendus à l'âge de la femme.

*Madame Bisbee.*—Tu devrais dire à l'ère de la femme.

*M. Bisbee.*—Pourquoi l'ère ?

*Madame Bisbee.*—Parce que les femme n'aiment pas qu'on parle de leur âge.

UN MÉNAGE QUI SE GÂTE



—Une telle heure pour arriver ! Et dans quel état !

COMBAT HOMÉRIQUE

*Jérémie.*—Quelle chamaillerie y a-t-il eue au Eden Musé ?

*Freddy.*—C'est un serpent qui s'est échappé, et qui voulait se battre avec un boyau de l'aqueduc.

TRISTE DÉCOUVERTE

*Tom.*—J'aimais jadis, une jolie jeune fille, mais hélas ! elle n'était pas faite pour moi.

*Jack.*—Un autre l'a épousée ?

*Tom.*—Pas du tout, c'est moi ; c'est pour cela que je le sais.

DEXTÉRITÉ FATALE

*Premier tramp.*—Tu ne sais pas ? j'ai déchargé mon revolver sur un homme de police ce matin.

*Second tramp.*—Et il ne t'a pas arrêté ?

*Premier tramp.*—Non, il a arrêté ma balle.

L'HOMME QU'IL FAUT

*Chercheur de place.*—Ne pourriez-vous pas me donner de l'ouvrage dans votre journal ? Il doit y avoir autre chose que la position de rédacteur ?

*Rédacteur en chef.*—Des fois ! Connaissez-vous la tenue de livres ?

*Chercheur de place.*—Non, monsieur.

*Rédacteur.*—Êtes-vous bon dans les chiffres ?

*Chercheur de place.*—Pour ça, oui.

*Rédacteur.*—Bien ! Comment font neuf et sept ?

*Chercheur de place.*—Neuf et sept ; attendez donc une minute. Je mets le neuf et à côté le sept, ça fait quatre-vingt dix-sept.

*Rédacteur.*—Vous ne feriez pas pour la distribution, mais vous serez très utile dans le département de la circulation.

UN EXTINCTEUR



*Monsieur en verre.*—Pourquoi n'as-tu pas changé de faux col ce matin ?

*Gamin.*—Parceque ta mère ne m'a pas encore envoyé mon blanchissage.

## CHACUN SON MÉRITE



M. de La Haute-pote. — Il m'en coûte de demander la main de votre fille pour mon fils. C'est toujours pénible pour une famille de sang noble comme la nôtre de se mêler ; mais...

M. Litoifi Dupays. — C'est malheureux, à part mes cochons Berkshire, je n'ai rien de sang sur ma terre, mais je défie bien qu'on puisse surpasser ma récolte.

## MON JOURNAL

...Le jour où j'ai eu dix-huit ans, sur la première page de ce cahier, strictement fermé à clef, j'ai écrit ces simples mots :

## MON MARIAGE

Et déjà ils sont cinq couchés dans la poussière ! Ce soir, j'en suis sûre, c'est le tour d'un sixième candidat. Est-ce enfin celui-là qui est destiné à devenir mon très humble et très obéissant seigneur et maître ?

Qu'il se prépare, en tout cas, à passer l'examen le plus sévère et le plus minutieux !

Je ne suis pas comme maman, moi, je ne perds pas la tête !

26 octobre, 4 heures.

Je ne me trompais pas... C'était bien le sixième !... Mais procédons par ordre et notons par le menu les événements petits et grands de la soirée d'hier.

Après le dîner, nous montons nous habiller, maman et moi. J'y mets du temps et du soin. Je m'applique enfin, je dois en convenir... Je ne redescends qu'au bout d'une heure et demie...

Sur mon chemin, au retour, je trouve toutes les portes ouvertes, et pendant que, sans bruit, je m'approchais du petit salon, j'entends papa qui disait à maman :

— Alors, vous croyez qu'il est nécessaire ?...

— Absolument nécessaire... Songez-y donc !... Votre présence est indispensable...

La tentation était trop forte... Je m'arrête... j'écoute... N'étais-je pas dans mon droit ? y eut-il jamais indiscretion plus légitime ?

— Pourquoi indispensable ? réplique papa... Je le connais, ce jeune homme... Je l'ai rencontré très souvent au club... J'ai même fait, un soir, le whist avec lui... Il ne joue pas trop mal... Il a vu hier Irène à cheval, il l'a trouvée ravissante. C'est vous que cela regarde... vous et Irène.

Mon ami, je vous assure qu'il est de la plus stricte convenance...

C'est bien... c'est bien... j'irai... j'irai...

Et le silence... Plus rien... J'attendais le nom... Pas de nom !

Le cœur me dansait un peu dans la poitrine... et, comme j'étais un peu serrée... très serrée même... je l'attendais distinctement faire "tic, tac ! tic, tac !" contre mon corsage.

J'entre enfin et je reste là deux ou trois minutes ; on ne voulait rien me dire ; je devais avoir l'air de ne rien savoir.

Je savais quelque chose cependant, et quelque chose de très important : il était du Jockey Club. Ce à quoi je tiens par-dessus tout ! Si j'attache à cela tant d'importance, c'est la faute de papa : pour lui, quelqu'un qui n'est pas du Club n'existe pas. J'ai été élevée dans ces idées-là. Mon mari sera du Jockey !

Nous partons tous les trois, dans le landau, papa morne, abattu, silencieux ; maman toujours dans la même excitation ; moi, en apparence impassible, mais intriguée cependant... Pourquoi ce mystère ?... Ce monsieur m'avait vue la veille à cheval... Il était bien honnête de m'avoir trouvée ravissante !... Était-ce lui qui avait demandé à me revoir à la lumière ?... Tout cela me paraissait incorrect... On aurait dû le soumettre à mon examen, ce jeune homme, avant de lui faire avec une telle libéralité, à pied et à cheval, les honneurs de ma personne... Enfin !

À dix heures et demie, nous arrivons chez les Mercery... Hélas ! pauvre papa ! c'était bien une soirée musicale, ce qu'il y a de plus dur pour quelqu'un qui n'est pas rompu à ces plaisirs-là... Un quatuor... et tout ce qu'il y a de plus classique !

Peu de monde, — une vingtaine de personnes...

Une drôle de soirée qui sentait la hâte et l'improvisation, une petite soirée de brie et de broc qui n'avait ni corps ni ensemble ; on ne se connaissait pas ; on ne se tenait pas ; le médecin des Mercery, leur architecte, leur notaire, évidemment invités pour meubler, pour garnir, pour faire nombre.

C'est que c'est le diable d'organiser, au mois d'octobre, quelque chose de convenable. Il y a si peu de monde à Paris ! On est obligé de se contenter, pour les petits comités, de gens qui feraient à peine partie des grandes fêtes en pleine saison, au mois de mai.

En arrivant, nous tombons sur l'andante d'une sonate, si bien que nous pouvons nous faufiler à la sourdine, en tapinois. Je vais m'installer dans un petit coin, et, de là, rapidement, d'un seul coup

d'œil, j'examine le champ de bataille. Ça et là des vieux ou des demi-vieux, défraîchis et déplumés.

Rien pour moi !...

Mais, dans l'angle opposé, un petit tas de quatre petits jeunes gens, tous les quatre inédits. Pas d'hésitation possible ! Là est l'ennemi !

Oui, mais lequel est-ce ?... Je fais ce raisonnement qui me paraît admirable dans sa simplicité : "C'est celui qui va me regarder avec le plus d'acharnement"... Je baisse modestement les yeux et je prends l'attitude d'une demoiselle bien sage qui s'abandonne toute entière aux sévères jouissances d'une sonate d'Haydn.

Puis, tout d'un coup, je lève le nez,

et mon regard va tomber droit sur le petit tas<sup>s</sup> des petits jeunes gens. Mais je suis obligée de baisser le nez plus vite encore que je ne l'avais levé : tous les quatre me regardaient avec une évidente curiosité et avec un évident plaisir...

Je laisse un peu marcher la sonate et je renouvelle l'expérience... Même résultat !... Encore ces quatre paires d'yeux braqués sur moi...

Et ainsi de même à plusieurs reprises.

Fin du quatuor... Petit méli-mélo... Je n'y tiens plus ; j'emène maman un peu à l'écart, et là, je lui dis :

— Maman, je t'en supplie, montre-le-moi.

— Comment, petite vilaine, tu as deviné ?

— Oui, oui, j'ai deviné... Mais montre-le-moi, vite, vite... La musique va recommencer.

— Eh bien ! c'est ce grand brun à gauche, sous le tableau de Meissonier... Ne regarde pas... il te regarde...

— Il n'est pas le seul ; ils ne font que cela, tous, tous, tous !

— Il ne regarde plus... Tiens... Il s'approche de ton père... Il lui parle.

— Il n'est pas mal.

— Je crois bien qu'il n'est pas...

— La bouche un peu grande...

— Je ne trouve pas.

— Oh ! si maman !... Mais enfin l'ensemble peut aller.

— Et si tu savais ! Naissance, fortune, tout ce qu'on peut désirer ! C'est un hasard tellement extraordinaire...

— Et il s'appelle ?

— Le comte de Martelle-Simieuse... Ne regarde plus ; il recommence à te regarder... Oui, c'est un Martelle-Simieuse, et les Martelle-Simieuse sont cousins des Landry-Simieuse et des Martelle-Jonzac... Or, vois-tu, les Martelle-Simieuse.

Un des musiciens fait "toc toc" sur son petit pupitre... Voilà qui coupe court au torrent d'éloquence de maman... Nous nous asseyons... C'est du Mozart maintenant... Je me reblottis dans mon petit coin et je m'abîme en de profondes réflexions.

Comtesse de Martelle-Simieuse !... Deux noms ! Mon rêve ! Avoir deux noms !... J'aurais préféré duchesse, naturellement ; mais il y a si peu de ducs, de vrais ducs, de ducs incontestables — vingt-deux seulement, je crois, — que c'est une chimère d'espérer... Va donc pour comtesse !

Comtesse de Martelle-Simieuse... Le nom a de la tournure... Je me le répète à moi-même... Je n'écoute pas du tout le quatuor de Mozart... Est-ce bien du Mozart que jouent ces deux violons, cet alto et cette basse ?... Les quatre instruments me chantent une chanson dont voici le refrain : *Madame la comtesse de Martelle-Simieuse...*

IRÈNE DE CANTHOR.

## LA FORCE DE L'HABITUDE



Photographe (qui prend le portrait d'un voleur partant pour vingt ans de pénitencier). — Bien ! Maintenant, prenez une expression de gaieté naturelle.



LES AMÉNITÉS DU MÉNAGE



Elle. — D'où venez-vous avec cet air désespéré ?  
 Lui. — Je viens d'assister aux derniers moments d'Edmond.  
 Elle. — Il est mort ?  
 Lui. — Non, il vient de se marier.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

— Catherine, mais vous ne faites donc attention à rien ! Je vous avais défendu de vous servir d'argenterie pour la cuisine, et voilà que vous tournez votre sauce avec une cuillère d'argent ?  
 — C'est vrai, madame, mais elle était sale.

Mot qui termine la remarquable conférence de Mme Marie Huot, sur les vivisecteurs :

" Nous proposons donc, pour qualifier scientifiquement l'espèce particulière des savants précipités, d'ajouter, — d'urgence, — à la nomenclature des diverses écoles : homéopathes, allopathes, hydropathes, etc., etc... — d'ajouter, dis-je :

" LES SALOPATHES."

Hlogisme :

Dans les théâtres, les places inférieures sont toujours situées aux étages supérieurs.

Sur le boulevard :

— A propos, cher ami, que deviens donc cet imbécile de Patoney ?

— Tiens, justement, tout à l'heure il m'adressait la même question à propos de vous.

X..., le roi des pingres, est rencontré par un de ses amis qui lui demande s'il peut lui offrir un cigare.

— Impossible, dit-il, je n'ai que celui que je fume, et un autre que je dois fumer après.

R... se promenait, hier, sur le boulevard avec un de ses amis, un médecin de talent.

Passe une jolie femme que le docteur salue.

— Il me semble que cette dame ne vous a pas rendu votre salut.

— Nous sommes un peu en froid ; j'ai soigné son mari.

— Et vous l'avez laissé mourir ?

— Non ! je l'ai sauvé !...

Un ivrogne s'affaisse devant la boutique d'un opticien.

Alors, regardant le thermomètre qui se trouve à la devanture :

— C'est drôle. Dire que c'est l'alcool qui le fait marcher, lui !

Guibollard est littéralement constellé de médailles de sauvetage.

Il paraît, du reste, qu'il ne se passe pas de jour où il n'arrête quelque cheval de fiacre emporté.

Comme on le félicitait :

— Oh ! dit-il, je n'ai pas grand mérite. Je leur crie : " A l'heure ! " Immédiatement ils prennent le pas.

La femme d'un caissier vient le trouver à son bureau d'un air très effaré :

— Tu as oublié de me laisser de l'argent ce matin, et tu sais qu'aujourd'hui je dois payer la couturière.

Le caissier, sans

lever la tête et finissant une addition ?

— Avez-vous des papiers justifiant votre identité ?

Un banquier connu passant sur le boulevard, un gamin essaye de lui enlever son mouchoir. Un attroupement se forme et un agent va emmener le petit polisson au poste.

Le banquier, pris de pitié, intercède en sa faveur :

— Laissez-le, dit-il à l'agent, j'ai commencé aussi modestement.

Précepte d'un vieux pique-assiette à son fils :

— Crois-moi, mon enfant, il ne faut jamais se moquer du quand dinera-t-on.

Le comble du Don-Quichottisme :

Chercher querelle à un pont pour lui flanquer une pile.

Dans un de ces casinos dont on ne parle pas, mais qui pullulent, le soir, à la sortie, un joueur en accoste un autre :

— Monsieur, j'ai acquis la conviction que vous êtes un filou.

— Monsieur !

— Ne vous emportez pas... Je viens vous proposer de nous associer.

Dans une des dernières pièces représentées au

Gymnase, l'acteur Marais devait emporter sa femme sur ses bras, scène très émouvante et qui faisait couler bien des larmes.

— Ma pauvre femme, dit un monsieur, en s'adressant à une personne très forte placée dans une loge, si c'était toi, il me faudrait faire deux voyages !

Le comble de la mauvaise foi, en fait de plaidoirie :

Foire appel du jugement dernier.

CURIEUSE COUTUME ANGLAISE

Une foule nombreuse s'était rassemblée lundi dans la ville de Dunmow pour y jouir d'un spectacle comme on n'en voit qu'en Angleterre.

Suivant une vieille coutume, toute personne du Royaume-Uni qui va s'agenouiller sur deux pierres à la porte de l'église de Dunmow, a droit à un quartier de porc, pourvu qu'elle puisse justifier que, pendant un an et un jour, elle n'a pas eu de querelle de ménage, ni manifesté le désir de devenir célibataire.

Trois concurrents seulement, dans toute l'Angleterre, se sont sentis capables d'affronter le jugement public et contradictoire. Il y avait un curé, un médecin et un employé d'agent de change accompagnés de leurs femmes. Le verdict leur a été favorable et ils ont pu emporter triomphalement leur quartier de porc au milieu de la joie universelle.

Moins heureux qu'eux, l'année précédente, un couple qui s'en retournait avec le même butin se l'est vu enlever, une dispute ayant surgi entre le mari et la femme, sur la question de savoir auquel des deux revenait le quartier en question.

Par le partage de la Pologne et la prise de possession du roi, l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Le prélat, que Frédéric II aimait beaucoup, étant venu en 1776, lui rendre ses devoirs à Potsdam, le monarque lui dit :

— Il est impossible que vous m'aimiez.

L'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les devoirs d'un sujet envers son souverain.

— Pour moi, dit le roi, je suis vraiment votre ami et j'ai beaucoup compté sur votre amitié. Si Saint-Pierre me refusait un jour l'entrée du paradis, j'espère que vous auriez la bonté de m'y porter sous votre manteau, sans que personne s'en aperçoive.

— Cela sera difficile, reprit l'évêque, car Votre Majesté me l'a tellement rogné que je ne pourrais jamais y cacher de la contrebande.

UNE AFFAIRE



Henriette, à son ami. — Oh ! l'amour de petit chien ! Que je voudrais bien l'avoir !  
 Fourré partout. — Voulez-vous que j'aille vous le voler, manz'elle ? Pas cher.

## LES PARFUMS

Vous seriez-vous douté que les fleurs, ou plutôt l'odeur qu'elles exhalent pût avoir une réelle influence sur l'esprit ?

C'est pourtant ce que prétend un docteur allemand qui a fait, affirme-t-il, de concluantes expériences sur l'effet des odeurs.

C'est ainsi, selon lui, que le géranium provoque la hardiesse dans le caractère.

La violette prédispose à la piété, à la dévotion. Le benjoin porte à la rêverie, à la poésie, à l'inconstance.

La menthe développe la ruse et les instincts commerciaux.

La verveine donne le goût des beaux-arts.

L'ambre allume l'inspiration, c'est le parfum favori des bas bleus.

La camphre abrutit.

Le cuir de Russie cause l'indolence et la lasciveté.

Enfin l'opopanax prédispose à la folie.

Le comble des manifestations franco-russes : Une bonne de restaurant verse un liquide quelconque sur le dos d'un consommateur, qui se retourne avec récriminations.

Oh ! monsieur, dit-elle, ne vous fâchez pas ; ça "s'lave" !...

A ce mot, tous les convives se lèvent frémissants et entonnent l'hymne russe.

Au bord de la mer.  
M. Prudhomme à sa fille :

—Retourne-toi un moment, mon enfant, et ne regarde pas.

—Pourquoi donc, papa ?

—Le soleil va se coucher !

## POSITION CRITIQUE

Hélène.—Ainsi, vous êtes engagé à quatre jeunes filles à la fois ! Comment allez-vous sortir de là ?

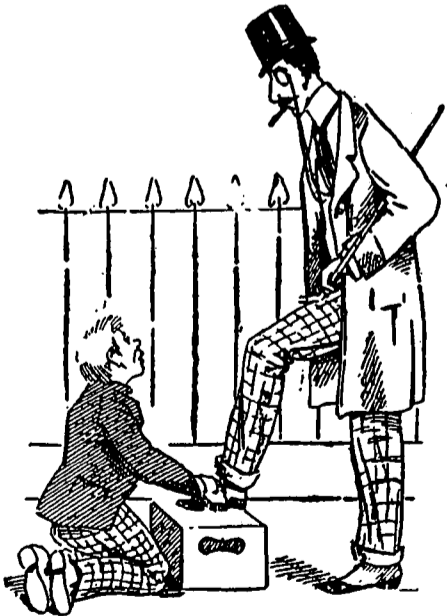
Louis.—Je ne veux pas en sortir, c'est d'y rester qui m'embête.

## ORGUEIL LÉGITIME

Etranger.—Monsieur, votre petit garçon a pris un fusil, chez sa tante, et a tué le maire qui passait.

Hôtelier (faisant valoir son héritier).—Le croiriez-vous, ce garçon-là n'a pas encore cinq ans.

## UNE INVITATION SÉDUISANTE



Circus de bottes à un client.—C'est ce soir que nous allons avoir du fun ! La grande fête des porteurs de journaux et des frotteurs de bottes. Des bonbons, du thé, des discours ! Voulez-vous venir ?

Le client.—On ne me laissera pas entrer, je n'ai pas de billets d'admission.

Le circus de bottes.—Je vous ferai bien entrer ; je dirai que vous êtes mon père.

## UN MAUVAIS PLI



Milley.—Tu !... Quoi !... Est-ce toi... ?  
Gredy.—Ne m'en parles pas. J'ai déboulé dans un escalier tournant.

## MULTUM IN PARVO

Charles.—Bonjour ! Pami, es-tu satisfait de tes appartements ?

Auguste.—Je te crois ! Imagine toi que j'ai une salle à dîner, salon, salle d'étude, salle à fumer, chambre à coucher, et ce qu'il y a de plus beau, tout ça dans la même chambre.

## UN PRÉCÉDENT

De Haas.—Dans les circonstances, je ne sais pas si réellement j'aurais dû faire ce discours ; dans tous les cas, je crois que ma conduite a déjà eu un précédent.

Balack.—Oui ; du temps de Balaam.

## QUEEN'S THEATRE

Tous ceux qui se sont rendus à ce théâtre cette semaine, avec l'idée d'être désappointés par la troupe de Corinne, ont en effet été désappointés, mais dans leur propre désappointement. Tous se disaient que cette troupe ayant déjà jouée au Théâtre-Royal, n'était pas de force à soutenir la réputation du Queen. Voilà où fut le désappointement général. La petite Corinne était déjà bonne actrice lorsqu'elle était plus jeune, elle est artiste maintenant ; ce qu'elle était ne peut plus être comparé avec ce qu'elle est actuellement ; pas plus que Henry Irving ne peut être comparé à John L. Sullivan. La troupe qui l'accompagne est certainement très forte, on peut dire égale à la London Gaiety Company. Le nombre des hommes est plus nombreux que dans les troupes ordinaires, et est bien proportionné, "Carmen up to Date" n'est pas l'opéra de Corinne, c'est une représentation burlesque, avec quelques passages de l'opéra tant dans le dialogue que dans la partie musicale. On y a ajouté plusieurs petites choses qui rendent cette scène burlesque très intéressante et surtout très amusante. Les chœurs sont nombreux et puissants. Non seulement ils chantent bien, mais font bien toutes leurs évolutions. Corinne est toujours la même fascinatrice que le public aime à applaudir. Elle danse encore mieux que les années précédentes. Les acteurs sont trop nombreux pour faire l'éloge de chacun. Que tout le monde aille entendre "Carmen" et tous seront enchantés de leur soirée. La semaine prochaine on jouera East Lynne.



## THÉÂTRE-ROYAL

"One of the bravest" est aussi populaire cette année que par le passé. Malgré que la pièce soit connue par bien du monde, il semble qu'elle est toujours nouvelle pour ses amateurs. C'est un mélodrame à sensation. La scène du feu est magnifiquement rendue. Le rôle du héros a pour but de déjouer les plans de certains malfaiteurs audacieux. Il y a beaucoup d'autres incidents, trop nombreux pour être énumérés ici. Considérée dans son ensemble, c'est une bonne pièce, très intéressante, et les applaudissements souvent répétés en font foi. M. Chas. McCarthy est le héros, et au troisième acte prend le rôle d'un chinois. Pour un chinois, c'est un vrai chinois. Il est d'abord pompier, résident dans un vrai palais, et tout à coup il se fait chinois. Mais le changement est bien fait, et s'il se fait chinois, c'est pour mieux déjouer ses ennemis ; il y réussit à merveille. Il y a beaucoup de spécialités qu'on introduit pendant la représentation et qui sont très intéressantes. Ceux qui veulent bien s'amuser et bien jouir de quelques heures de repos, devraient aller au Théâtre-Royal. Ils en auront pour plus que pour leur argent.

J. H. Wallick donnera des représentations toute la semaine prochaine.



## L'ORIGINE DE LA LONGUE BARBE

Les garçons de café, les croque-morts et les cochers viennent de faire des grèves successives pour arriver à pouvoir porter leur barbe longue. Se doutaient-ils que la mode de la longue barbe fut introduite par François Ier et que, depuis Louis le Jeune jusqu'au règne de ce prince, les Français laissaient croître leurs cheveux et se rasaient la barbe ?

François Ier adopta l'usage contraire de porter les cheveux courts et la barbe longue.

"L'occasion de ce changement fut une blessure qu'il reçut à la tête le surlendemain des Rois (1621), à Romorantin, d'un tison que lui jeta, en badinant, le capitaine de Lorges, sieur de Montgomery."

## LES INCONVÉNIENTS DU SAVON



Femme de chambre, (qui avait donné avis de son départ).—Si ça convient à madame, je puis rester plus longtemps.

Maitresse de maison.—Mais il me semble que vous deviez épouser votre ramoneur !

Femme de chambre.—C'est vrai ; mais je l'ai vu, hier, débarbouillé ; si vous saviez comme ça le déguise !

## UNE RETRAITE ADROITE



Filles. — C'est ma danse, je crois, mademoiselle ?  
 Fibles. — Pardon, c'est la mienne.  
 Filles. — Tenez, voyez ; c'est inscrit sur mon calepin.  
 Fibles. — Mais, monsieur, je vous dis que...  
 Filles. — Allons ! Ne faut pas se quereller pour si peu.

## LE VERMOUTH DU CAPITAINE

Ce qui vexait le brave capitaine en retraite, c'est que sa femme, Mme Bonnasson, lui tenait par trop serrés les cordons de la bourse ; depuis l'heure où il avait eu l'imprudence de lui mettre en main la direction de son budget, chaque jour il l'avait trouvée plus parcimonieuse.

Autrefois, quand il revenait de toucher son semestre ou sa croix, elle lui laissait gratter quelques écus, que le bonhomme buvait au Cercle militaire, avec de vieux compagnons, aux souvenirs d'antan ; maintenant, elle vérifiait avec soin les recettes et ne tolérait pas le moindre détournement.

C'est que Mme Bonnasson était mère, et que son Auguste grandissait. Elle rognait sur tout, à la maison, pour grossir le magot de son fils. Aussi, forte du mobile équitable de son avarice, traitait-elle de "père égoïste et dénaturé" son pauvre Bonnasson, lorsque celui-ci réclamait d'elle un petit supplément à sa pension quotidienne, aux quatre sous qu'elle lui remettait pour son tabac, et encore devait-il les demander, pour éviter un oubli — quelque peu volontaire — de la revêche trésorière.

Ce matin-là, pourtant, Bonnasson était tout guilleret. Son fils avait obtenu un prix au concours général, et au bonheur légitime du père s'ajoutait le plaisir qu'avait le brave retraité de posséder un bel écu dans sa poche. Il avait abusé le matin de la joie maternelle pour obtenir une pièce de cent sous.

— Pour offrir un vermouth aux vieux amis en leur annonçant le triomphe d'Auguste ! avait-il insinué.

Nul moyen de se dérober à un tel argument ; aussi Mme Bonnasson, déjà émue, s'était-elle laissé attendrir.

Le capitaine se dirigeait d'un pas alerte vers le Cercle devant lequel il n'osait plus passer, car on l'invitait toujours et toujours il devait refuser, étant trop fier pour accepter sans rendre.

Enfin, il allait ressasier ses anciens souvenirs, causer de ses campagnes, revivre les journées brûlantes d'Algérie, les nuits glaciales de tran-

chées devant Sébastopol, — Sébastopol, qui l'avait vu passer officier.

Il tournait le coin de la place et apercevait déjà verdoyer comme une terre promise les ifs poussiers dans leurs caisses vertes, bordant la terrasse du Cercle, lorsqu'il se vit dévisager par un homme misérablement vêtu, dont la physionomie ravagée éveillait en lui un souvenir confus.

Celui-ci fit le salut militaire, lui barrant le trottoir, prononça :

— Bonjour, mon capitaine.

— Qui es-tu ?... Je te connais, je t'ai vu quelque part...

— Oui, mon capitaine, à Marseille ; j'étais dans votre compagnie jus-qu'au jour où il m'est arrivé malheur.

— Ah !... ah !... fit Bonnasson, d'un ton goguenard, oui, je te reconnais clampin ! Tu es Jean Bracieux, fusilier à la 3e du 2, que j'ai fait déguerpir aux compagnies de discipline, pour incontrôlable. Il n'y avait pour toi ni prison ni cellule ; il fallait que tu sortes tous les soirs !

— Que voulez-vous, mon capitaine ?...

— Oui, oui, ta dulcinée ! ça t'a conduit loin, mon gaillard !

— Une femme, mon capitaine, qui m'aimait comme je l'aimais ; elle m'a attendu pendant mon temps, et une fois libéré nous nous sommes mariés...

— Allons ! tant mieux !... Tu es père de famille et heureux maintenant ?

— Hélas ! non, mon capitaine ; ma femme, une brave fille vaillante à l'ouvrage, est devenue infirme ; mon fils, un bon ouvrier, est à l'hospice ; moi-même je ne suis pas bon à grand'chose. Je gagnais péniblement de trente à quarante sous par jour ; j'étais garçon de peine chez un commerçant ; il a mis la clef sous la porte. Il n'y a pas un sou à la maison et j'avais promis à mon enfant de lui porter aujourd'hui des oranges à l'hôpital. Il en avait si envie, le garçon ! Mais je n'irai pas, car je ne veux pas lui arriver les mains vides.

Bonnasson tortillait, nerveusement, sa barbiche, signe chez lui d'une grande émotion. Son regard alla aux ifs du café, revint sur son ancien soldat, retourna vers le garçon qui plaçait les petites tables rondes sur la terrasse. Cependant, sa main libre fourrageait dans son gousset et y tourmentait quelque chose. A la fin, il dit brièvement :

— Je suis heureux par mon fils aujourd'hui, je ne veux pas que le tien soit triste ; tiens, voilà pour ses oranges !

Brusquement, il tourna le dos au soldat et rebroussa chemin vers son logis.

Jean Bracieux avait senti la main de son capitaine entrer dans sa poche ; il y fouilla et en retira un écu.

L'écu si longtemps convoité de Bonnasson et si péniblement acquis !

Il courut après le retraité.

— Mon capitaine ! mon capitaine !

Bonnasson marchait toujours ; enfin, lorsque Bracieux l'atteignit, il ne voulut écouter ni ses remerciements ni un seul mot.

— Fiche-moi le camp à l'hôpital, clampin, et laisse-moi tranquille ; ton fils t'attend...

— Mon capitaine, je ne vous demande qu'une chose : venez avec moi.

— Quoi faire ?

— Vous savez, on ne peut pas cacher les choses. Mon garçon sait que j'ai été aux compagnies de discipline ; il ne m'en respecte pas moins, mais je sens qu'il souffre de croire que j'ai été mauvais soldat. Vous lui direz qu'au fond, je n'étais pas un méchant homme quand je servais sous vos ordres.

— Soit ; fit l'officier ému.

On acheta les oranges, et, de concert, les deux hommes entrèrent à l'hôpital.

Le malade, voyant son père accompagné d'un étranger, eut un regard interrogateur.

Le capitaine prit la parole.

— Mon ami, j'ai rencontré, dans la rue, votre père ; j'ai retrouvé en lui un des braves de ma compagnie ; une tête un peu chaude, jadis, — il l'a payé assez cher, — mais un honnête homme auquel j'ai été heureux de serrer la main, et j'ai voulu en faire autant à son fils.

— Mon capitaine !... murmura Bracieux.

Le malade avait eu un éclair dans les yeux ; il ouvrit les bras, et, en embrassant son père, il murmura :

— Je suis déjà guéri !

Bonnasson rentra en retard pour déjeuner, très émotionné par les événements de la journée ; sa femme, à l'aspect insolite de sa physionomie, lui reprocha d'avoir trop bu.

— Trop bu ! trop bu !... grommela l'autre.

Et, indigné de l'accusation, il raconta ce qu'il avait fait de son écu.

Mme Bonnasson ne dit rien, mais le lendemain, à son réveil, le capitaine trouva dans sa poche une pièce de cent sous.

— Elodie ! Elodie ! s'exclama-t-il, comment ça ?... j'ai encore l'écu que j'ai donné !

— Non, mon ami, mais un autre.

— Le petit a donc eu un second prix ?

— Tu es trop gourmand, Bonnasson, mais nos économies ne seront pas si mal placées, en en distrayant une partie pour tes oranges.

## UN SECRET DE COMMERCE

Client. — Pourquoi écrivez-vous sirop sirot ?  
 Commis, (confidentiellement). — Pour demander plus cher.

## LA NOUVELLE MODE



Joe l'Affamé. — Ton costume ne me va pas. — Ou ton gilet est trop court ou tes pantalons ont besoin d'un autre étage.

Rocour Laguenille. — Tu badines ! C'est la mode. Les pantalons se portent très décolletés cette année.

## A TRAVERS LES TRIBULATIONS



Premier tramp.—Fichtre ! Si je ne me trompe pas, tu as ta grande tenue !

Second tramp.—J'ai voulu gagner trente sous à conduire ce rateur mécanique ; mais je suis tombé dans les dents de la machine, qui m'a fait l'honneur de me traiter comme du bon grain.

## L'ODYSSÉE D'UN PICKPOCKET

Il vient de mourir à Calcutta un milliardaire dont l'histoire est curieuse à plus d'un point de vue.

Je veux parler de William Meckaint. Cet individu, que la charité d'un clergyman éleva et instruisit, était réellement intelligent. Il eût pu également être honnête. Les partisans de l'atavisme prétendent le contraire. Enfant trouvé, ayant probablement dans les veines du sang de pickpocket, William devint pickpocket lui-même.

Il a affirmé dans des mémoires qu'on a publiés récemment — à une époque de sa vie du moins — qu'il obéissait à un instinct irrésistible. L'excuse est au moins discutable ; quoi qu'il en soit, nous allons, si vous le voulez bien, jeter un rapide coup d'œil sur l'existence mouvementée de ce singulier sujet de la reine des Indes.

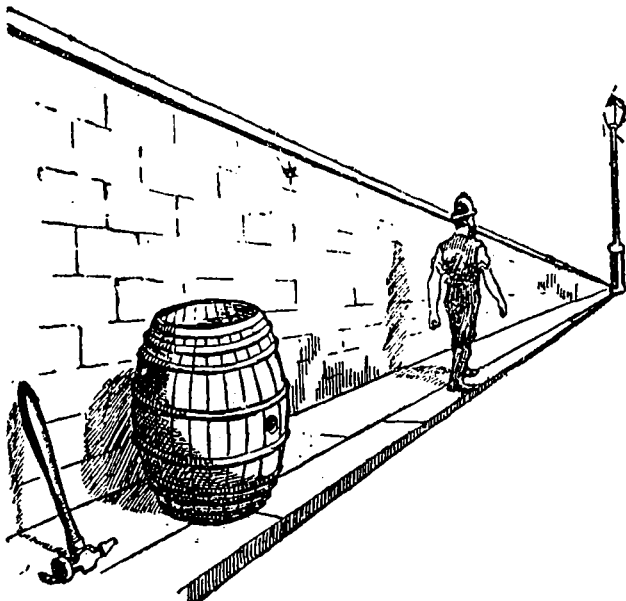
\*\*

Il faisait ce jour-là, à Paris, un temps superbe. L'express de Calais venait de jeter sur le quai toute une foule de voyageurs, aux idiomes aussi variés que leurs costumes.

Parmi eux, on pouvait remarquer un gentleman, correctement vêtu, portant une petite valise. Flairant une bonne aubaine, un cocher vint lui faire ses offres de service avec un empressement peu commun chez les confrères de Collignon.

L'Anglais eut un sourire énigmatique. Quand l'automédon eut fini son boniment :

## ILLUSION D'OPTIQUE



Vous pouvez gagner beaucoup d'argent à faire parier qu'est-ce qui est le plus long : le marteau, le tournevis, l'homme ou le receveur ? Mesure : vous-même.

—J'accepte vos services, dit-il, conduisez-moi donc dans un excellent café ayant issue sur une rue latérale.

—Compris, bourgeois, montez, je galope ; allons, hue ! cocotte...

Et le fiacre s'ébranla. Cinq minutes après, il s'arrêtait devant un somptueux café.

Le voyageur descendit.

—Une seconde, je reviens, jeta-t-il au cocher.

Celui-ci s'inclina poliment.

Entrer dans le café, s'y faire servir un madère, puis gagner la cour et filer sans payer par la porte latérale, tout cela fut pour notre homme, l'affaire de dix secondes.

Une fois dans la rue, il marcha d'abord assez vite, puis, avisant une impasse, il y entra. Comme celle-ci était déserte, d'un geste brusque, l'étranger ouvrit le paquet qu'il avait à main. En un clin d'œil une fausse barbe poivre-sel, une blouse bleue, un foulard rouge et une casquette de drap transformaient notre individu en un parfait maquignon.

L'opération n'avait pas exigé une minute et dénotait de

la part de l'acteur une rare prestesse de mains.

Ainsi méconnaissable, notre gentleman revint dans la rue, et, les deux mains dans les poches, il poursuivit son chemin de l'air le plus indifférent du monde.

Cependant le cocher du fiacre 454 attendait toujours.

Lai-sons-le maugréer sur son siège et filons notre héros.

Il pouvait être onze heures trente. Depuis une heure, donc, le train avait stoppé. L'estomac du marchand de chevaux improvisé commençait à crier famine. Lui, cependant, ne se pressait point. Evidemment sa cervelle mûrissait quelque plan nouveau.

Avisant un restaurant des plus confortables, il y pénétra avec assurance. L'entrée du pseudo-maquignon ne fut pas sans susciter quelques "ah !" d'étonnement parmi l'aristocratie commensalité de l'hôtel. Mais, comme les restaurants sont lieux publics où tout le monde a accès, le garçon se contenta d'esquisser une moue dédaigneuse.

Tendant le meublé au nouvel arrivant :

—Monsieur désire ? interrogea-t-il.

—Euh ! euh ! fit l'homme à la blouse d'un air narquois, je voudrais une bourriche de marennes et une bouteille de vieux sauternes...

Et, avec un appétit digne d'envie, il attaqua la bourriche.

Il restait à peine quelques huitres quand leur consommateur, portant vivement la main à la joue, poussa un cri perçant. Les voisins s'étaient retournés. Le garçon accourut.

—Qu'est-ce qu'a monsieur ? dit-il effaré.

—J'ai, fichu maladroit, que tes détestables huitres contiennent des cailloux. L'un d'eux vient, je crois, de me briser plusieurs dents.

Ce disant, l'amateur de mollusques montrait, entre le pouce et l'index, une sorte de pierre ronde et brillante. Intrigués, les consommateurs s'étaient approchés. Le paysan commençait à se plaindre bruyamment.

—Du diable, si je paie ces maudites huitres ; il va me falloir un râtelier maintenant ! Non ! ça n'a pas le sens commun de vous servir de perilles

écailles, c'est bon pour vous estropier et rien de plus.

Subitement un rentier cossu, qui faisait cercle avec les autres, s'écria :

—Mais ce n'est pas un caillou, cela ! c'est tout bonnement une perle huître, et de la plus belle eau encore ! Voyez cette opalescence, ces tons irisés. Elle est superbe, oui, tout à fait superbe ! Mais, mon brave homme, vendez-la moi donc, cette perle, voulez-vous ?

—Ma foi, monsieur, je sais bien que ce n'est qu'un caillou, dit l'homme, mais je préfère le garder. Faut que je fasse voir ça chez nous. Ma femme sera bien étonnée quand je lui montrerai ce qu'on trouve dans les huitres à Paris !

Le rentier cossu tenait à sa perle.

—Tenez, insista-t-il, je vous en donne cent francs.

L'autre eut un mouvement d'épaules indéfinissable.

—Je vous l'achète cinq cents ! fit entendre une voix sortant du groupe ; c'était celle du juif Auleb Léwy.

Les enchères étaient ouvertes. Supputant en lui-même la valeur d'un objet qui devait coûter dix fois plus, puisque Auleb le convoitait, le rentier cossu revint à la rescousse :

## LES CAUSES DU BRUIT



La dame de la maison.—Quel est donc ce bruit de vaisselle cassée que j'ai entendu dans la cuisine hier soir ?

La cuisinière.—Ce n'est rien, madame ; c'est mon fiancé qui brisait son engagement.

—J'en donne mi le francs ! accentua-t-il.

Auleb Léwy eut un mauvais regard.

—Mon cher Marcillac, dit alors le vicomte Guy d'Aurimont à un riche antiquaire, voilà une occasion unique d'enrichir vos collections d'un caillou superbe, comme dit notre truang, enlevez-le donc à ce pègre de Bonnafous ! Cela vaut deux mille francs comme un sou.

Marcillac tira la somme de son portefeuille, et, tendant les chiffons à l'homme en blouse :

—Tenez, personne ne dira mieux, donnez moi le caillou.

—Je veux bien, et vous paierez les huitres, n'est-ce pas ? ajouta celui-ci moitié bonasse, moitié gouailleux.

—Certainement, mon brave ! répondit Marcillac.

Et, tandis que l'homme grimé quittait l'établissement :

—Mon cher comte, je vous remercie du conseil : la perle est ravissante !

—Quelle perle ? interrogea familièrement le joaillier Michel Braker, qui arrivait pour déjeuner.

—Mais celle-ci, cher ami, répondit Marcillac en tendant l'objet au nouvel arrivant.

Braker prit une loupe spéciale. Puis, après un instant :



—Ça?... mais c'est une vulgaire calcédoine, cela vaut cent sous à peine!

Marcillac et d'Aurimont échangèrent un regard consterné.

Et pendant ce temps-là, l'escroc filait. Maintenant que sa fausse barbe, son foulard rouge, sa casquette et sa blouse n'avaient plus leur raison d'être, il jugea prudent de s'en débarrasser. Une bouche d'égout béait sur son passage. L'accoutrement, prestement roulé, y disparut en un clin d'œil.

Il était trois heures et l'émule de Cartouche n'avait encore gagné que deux mille francs.

Il est vrai qu'il s'était payé le luxe de berner un cocher, de dîner gratis et de faire pester deux gros capitalistes. Ce n'était pas tout. Redevenu homme du monde, notre honnête filou devait en avoir la tête. Entrant donc chez un coiffeur, il se fit tailler la barbe en pointe, plaquer les cheveux aux tempes et relever les moustaches en crocs. Ainsi transformé, quant au visage du moins, l'homme coiffé s'adressa, d'un ton important, à l'artiste capillaire :

—Je ne vous paie pas, car, dès demain, vous viendrez me coiffer chaque jour; nous réglerons le tout à la fin du mois.

Le maître de céans, aussi interloqué que flatté, s'inclina avec un sourire aimable, oubliant de demander son adresse à son nouveau client.

Quelques instants plus tard, ce dernier entra chez un des meilleurs orfèvres du boulevard des Italiens.

—Monsieur, confia-t-il au propriétaire qui s'avancit en saluant, je suis sir Arthur O'Kelly,—et il tendait une carte armoriée portant ce nom.—J'ai l'intention, continua l'Anglais, de soumettre à milady O'Kelly une parure en diamants, car nous marions sous peu la pupille à laquelle nous la destinons.

L'orfèvre présenta ses plus riches bijoux.

Sir O'Kelly les examina avec ce petit air entendu, familier aux gens riches, critiquant l'écrin, la monture, les ciselures des chatons, la taille des pierres, bref s'ingéniant à déprécier une marchandise dont le vendeur s'opiniâtrait, lui, à faire ressortir la valeur artistique et la réelle beauté.

Enfin, après une longue discussion, le dédaigneux client fit choix d'une parure de cent et quelques mille francs.

—Milady viendra vous prendre cela; et il fit mine de sortir.

Mais, tout à coup, se ravisant :

—Au fait, interrogea-t-il, pourquoi votre gar-

çon ne m'accompagnerait-il pas jusqu'à l'hôtel avec l'écrin?

—À vos ordres, milord, répondit l'orfèvre. Jacques, prends l'écrin et accompagne milord.

Vingt cinq minutes après, le riche inconnu, suivi du domestique, sonnait à la porte d'un somptueux hôtel de la rue de Rennes. Un domestique à livrée vint ouvrir. A la vue des deux visiteurs, il s'inclina. Rapidement l'Anglais passa devant son compagnon, et, posant l'index sur la bouche, il eut un regard impérial, qui signifiait : silence! Puis crayonnant deux mots sur une carte, il la tendit au domestique. Celui-ci disparut.

Alors, d'un air dégagé, l'Anglais, désignant une pièce donnant sur le vestibule, y fit entrer le porteur de l'écrin.

—Permettez, dit-il en prenant le précieux coffret, je monte cette parure à milady et vous la fais remettre dans cinq minutes.

Sur ces mots, il regagna le vestibule où, précisément, le domestique redescendait à l'instant.

—Monsieur, vous pouvez monter, le docteur Pinel vous attend!

—Pardon, maître, commença l'escroc, lorsqu'il fut en présence du célèbre aliéniste, je suis vraiment désolé de vous déranger à cette heure, mais je tenais à vous consulter, aujourd'hui même, sur le cas d'un pauvre garçon qui fait partie de mon personnel et qui est atteint de la folie des grandeurs et de la manie des persécutions. Il se croit très riche et prétend qu'on le vole. Sans être dangereuses pour ceux qui l'entourent, ses crises sont fort désagréables. Oserais-je vous prier d'examiner le

malade, j'aurai l'honneur de prendre votre avis au retour d'une course urgente que je vais faire chez mon ami l'ambassadeur d'Angleterre.

Le docteur Pinel acquiesça et, tandis qu'un domestique reconduisait le visiteur à la porte, un autre introduisait le malade "malgré lui!"

—Eh bien! mon ami, dit le praticien au commis du bijoutier, comment ça va-t-il?

—Moi, monsieur, très bien.

—Et l'appétit?

—Excellent, monsieur.

"Ah! ça, est-ce qu'il a envie de m'inviter à dîner?" pensait le jeune homme.

—Votre sommeil est-il calme et régulier? continua l'homme de l'art.

—Je dors bien, je vous remercie. Mais, pardonnez-moi, monsieur, je voudrais savoir si l'on va me rendre les diamants ou bien si je dois encore attendre longtemps?

"Hum! toussa le docteur, nous y voilà."

—De quels diamants voulez-vous parler, mon ami?

—Mais, monsieur, de ceux que sir Arthur a emportés, de la parure présentée à milady O'Kelly. Une pièce superbe, monsieur, des diamants du Cap d'une pureté inouïe.

"Hélas! pensa le docteur, c'est bien ça: hantise du vol et folie des grandeurs!"

—Oui, sir Arthur vous remettra les diamants, mais plus tard... demain, par exemple. En attendant, vous allez retourner chez lui bien doucement, et, surtout, du calme...

—Comment, chez lui? interrompit vivement le commis, ce n'est donc pas ici qu'il reste?

—Pas du tout, vous êtes ici chez le docteur Pinel.

—Chez le docteur Pinel? Mais alors, sir Arthur est un escroc. Mon Dieu! mon Dieu! que vais-je devenir!

Et le brave garçon se laissa tomber sur les genoux en se tordant les mains.

Il y avait tellement de sincérité dans cette voix que l'aliéniste ouvrit immédiatement les yeux. Lui aussi venait d'être mystifié. Il télégraphia aussitôt à l'hôtel de l'ambassade anglaise. Sir O'Kelly y était parfaitement inconnu.

Le soir même William Meckaint, car c'était lui arrivait à Londres. Un navire à destination pour les Indes était en rade. Meckaint le prit.

\*\*

Arrivé aux Indes, William Meckaint s'adonna au commerce. Ayant pu vendre ses diamants, à un rajah original, pour le double de leur valeur,



—Viens vite! Grand papa. La disette de bonne aventure va te dire ton avenir!

OCCASION INCOMPLÈTE



Lathippe, à sa sœur.—Il paraît qu'il cherche à se marier; ma chère, c'est une occasion pour toi.

Henriette.—Une occasion qu'on ne peut pas prendre aux cheveux.

il se trouva rapidement à la tête d'un capital qu'il fit admirablement prospérer.

William Meckaint était richissime, mais il n'était pas heureux. Le ver du remords rongea son cœur. Après quelques années de séjour aux Indes, il mourut d'une maladie de langueur. Par son testament il laissait sa fortune aux pauvres, mais des clauses qui durent paraître bizarres aux intéressés, ce furent les suivantes par lesquelles se terminait le précieux papier :

Je laisse :

Cinq cents francs au cocher du fiacre 454 des Petites Voitures parisiennes, à Paris ;

Cinq cents francs au directeur du Café anglais, boulevard des Italiens, à Paris ;

Cinq mille francs à M. Marcellac, antiquaire, pensionnaire du restaurant des princes, rue Arago, à Paris ;

Cinq cents francs au sieur Lanthier, coiffeur, rue d'Uzès, 72, à Paris ;

Un million à M. Grimbert, orfèvre, boulevard des Italiens ;

Cinquante mille francs à son premier commis ;

Dix mille francs au docteur Pinel, en son hôtel de la rue de Rennes

ce titre bizarre : *Antiquités westphaliennes, où il est prouvé que ceux qui ont crucifié Jésus et décapité saint Jean-Baptiste étaient des Westphaliens.* Edité à Solingen, chez J. A. Z. 1775.

Laissons de côté la partie de la démonstration qui concerne saint Jean-Baptiste. Pour ce qui touche la crucifixion du Christ, l'auteur démontre d'abord qu'elle a eu pour agents principaux les gardes du corps de Pilate. Or, ces gardes du corps devaient être Allemands : car c'était l'habitude de Pilate de s'entourer de Germains ; la paix de l'Europe à cette époque ne pouvait manquer de faire envoyer en Judée les troupes allemandes disponibles, et puis Pilate lui-même était Allemand, natif de Forchheim, près Bamberg, comme le prouvent ces deux vers de la *Géographie* de Hubner :

*Forchheimi natus est Pontius ille Pilatus  
Teutonice gentis, crucifixor omnipotentis.*

Le paradoxal exégète apporte encore une autre preuve à l'appui de sa thèse. Les soldats de Pilate ont joué aux dés pour se partager les vêtements du Christ ; or le jeu de dés était interdit aux Romains, tandis que, d'après tous les historiens, les Germains étaient passionnés pour les jeux de hasard.

Mais pourquoi ce particulier des "Westphaliens" ? Parce que la race que les Romains appelaient *germaine* était en réalité toute wesphalienne et rhénane, les autres races de l'Allemagne portant les noms spéciaux de *Reies* et d'*Alemans*.

Cette série de déductions pourra paraître un peu risquée au historiens d'à présent. Le viel auteur, du moins, l'accompagnait d'une foule de citations empruntées aux sources les plus diverses, comme aussi de très singuliers commentaires humoristiques sur les personnages mentionnés au cours de son travail. Westphalien lui-même, et quoique fort bon chrétien, il ne cachait pas l'orgueil national qu'il éprouvait à constater que ses compatriotes s'étaient distingués dès un temps si lointain, dans des circonstances si mémorables.

#### LE SERMENT DES GAULOIS

On savait que les chefs gaulois et les rois, dans les circonstances solennelles, prononçaient un serment curieux, mais on en ignorait jusqu'ici le texte exact.

M. d'Arbois de Jubainville en a découvert une formule authentique dans un document irlandais du septième siècle. Il l'a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En voici la traduction :

"Le ciel est sur nous, la terre au-dessous de nous, l'Océan autour de nous, tout en cercle. Si le ciel ne tombe pas jetant de ses hautes forteresses une pluie d'étoiles sur la face de la terre, si une secousse intérieure ne brise pas la terre elle-même, si l'Océan aux solitudes bleues ne s'élève pas sur le front des êtres vivants, moi, par la victoire dans la guerre, les combats et les batailles, je ramènerai à l'étable et au bercail les vaches, à la maison au logis les femmes enlevées par l'ennemi."

Les Grecs connaissaient, paraît-il, cette formule de serment audacieux et sauvage.

#### MANQUE D'ADRESSE

*Elle.*—Tu dis que ce bouillon à la volaille n'est pas bon ? Je suppose que la cuisinière n'a pas saisi mon idée.

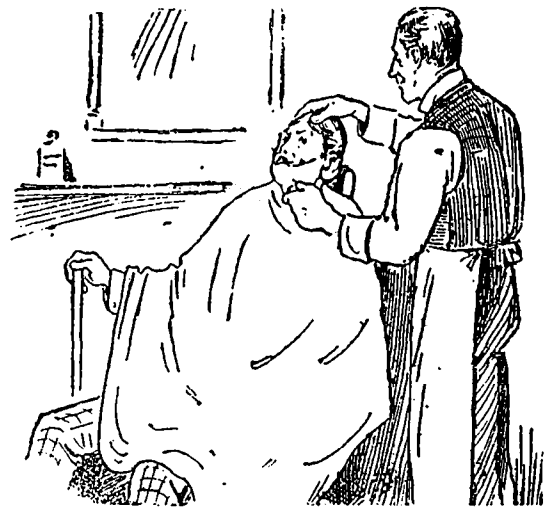
*Lui.*—Non, je crois que c'est le poulet qu'elle n'a pas saisi.

#### PAR LE TRAIN EXPRESS

*Eugénie.*—Le jeune Troptier est-il extravagant ?

*Henri.*—Extravagant ? Je vous crois ! Il peut passer sa journée en deux heures de temps.

#### UN CAS D'HÉRÉDITÉ



*Dud.*—Croyez-vous que j'aurai de la barbe ?  
*Barbier.*—Bien peu que non.  
*Dud.*—C'est curieux ! mon père qui en a tant ?  
*Barbier, cherchant un encouragement.*—Peut-être que vous tenez cela de votre mère ?

#### UN HONNÊTE HOMME

Un individu, dans les chars urbains, ramasse une pièce d'or de dix piastres tombée par terre. Cinq ou six passagers qui l'avaient vu faire, réclament en même temps la pièce.

—Messieurs, répond le trouveur, je suis un honnête homme et si je savais qui a perdu cette pièce d'or, je la lui remettrais immédiatement. Mais je sais qu'elle n'appartient à aucun de vous ; l'homme qui l'a perdue est descendu depuis dix minutes.

#### IL Y A DES LIMITES

*Cassecon.*—Tiens, j'apprends que nos amis de Québec sont en grève.

*Boitrop.*—Tiens, pourquoi cela ?

*Cassecon.*—Ils veulent raccourcir les heures de travail.

*Boitrop.*—Je l'ai toujours dit que soixante minutes, c'était trop pour une heure de travail.

#### ESPOIR DÉÇU

*Jules.*—Par quel chemin allons-nous nous rendre chez vous ?

*Emma.*—Par le plus court.

*Et c'est depuis ce temps-là, qu'il est triste à mourir.*

#### RÉCONCILIATION PARFAITE



(Après la lune de miel.)

*Georges.*—Laissons notre querelle là et embrassons-nous !  
*Amélie.*—Oui, c'est mieux. Mais je t'en prie, Georges ; pour mieux assurer notre bonheur futur, conviens donc que tu avais tort !

#### LES BRETelles A LA MODE



*Alfred.*—Aie ! les jeunes filles ! N'avez-vous pas vu mes... Hein ! C'est vous qui les avez ?

*Hélène.*—Nous pensions que ça ne te ferait rien. C'est la mode, vois-tu.

"Toutes ces sommes, disait Meckaint à son exécuteur testamentaire, seront envoyées de Calcutta en chèques sur les meilleures banques de Paris et Londres. Les destinataires devront ignorer le nom du testataire. Cet argent leur parviendra en lettres scellées portant une feuille de papier avec le seul mot : "Restitution."

J'oubliais de dire que le clergymen Pinbrock, qui avait élevé William Meckaint ne fut pas oublié non plus.

Le brave homme ignora toujours quelles avaient été les origines de la fortune de son ancien fils adoptif ; aussi se plaisait-il à répéter sans cesse :

—Ah ! notre bon William, c'était un garçon si intelligent, si intelligent !... Aussi il est arrivé !...

C'était fatal !...

ARTHUR GALAND.

#### LES BOURREAUX DE JÉSUS

Les Allemands sont de grands hommes ! ils ont tout fait, ont participé aux grands faits de l'histoire. Le dernier supplément littéraire de la *Gazette de Voss* contient l'analyse détaillée d'un ouvrage allemand du XVIIIe siècle, qui porte

## LA DOT DE JEANNE

—...Mais, mon commandant...

—Non, mon ami, tant que n'aurai pas ramassé pour Jeanne la dot réglementaire pas un sou de plus, pas un sou de moins, vous ne vous marierez pas.

Le commandant en retraite Luet avait dit ces mots avec le doux entêtement qui lui était habituel et qui annonçait chez lui une immuable résolution.

Son interlocuteur, un jeune sous-lieutenant, fort amoureux de mademoiselle Jeanne, prit alors une physionomie si triste que le commandant ne put s'empêcher de rire.

—Allons, tout n'est pas perdu, mon garçon, dit-il de sa bonne grosse voix rude. Mais, vois-tu, les règlements sont les règlements, et nous ne sommes pas des pékins, que diable ! pour y manquer. En attendant, rassure-toi, la dot de la petite s'arrondit de jour en jour, et j'ai trouvé un moyen de la compléter bientôt.

Sur ce, la porte de la pièce s'ouvrit, et d'un pas léger, presque furtif, mademoiselle Jeanne entra, portant la lampe à pétrole qui devait éclairer la partie quotidienne d'échecs du commandant.

Elle installa son père et son fiancé vis-à-vis l'un de l'autre et s'assit près d'eux, un ouvrage à la main.

C'était le meilleur moment de leur journée. Ces heures d'intimité, au coin du feu, passaient vite, pour ces trois personnes qu'une même affection unissait.

Le commandant s'y reposait du travail de son bureau.

Ayant perdu sa femme alors qu'il appartenait encore à l'armée, il était resté seul, judis, sans parents, avec une toute jeune enfant, venue sur le tard. Sans fortune, n'ayant pour toutes ressources que sa retraite, il avait dû chercher une place, et il était entré à la préfecture de la Seine, comme auxiliaire, aux appointements de seize cents francs.

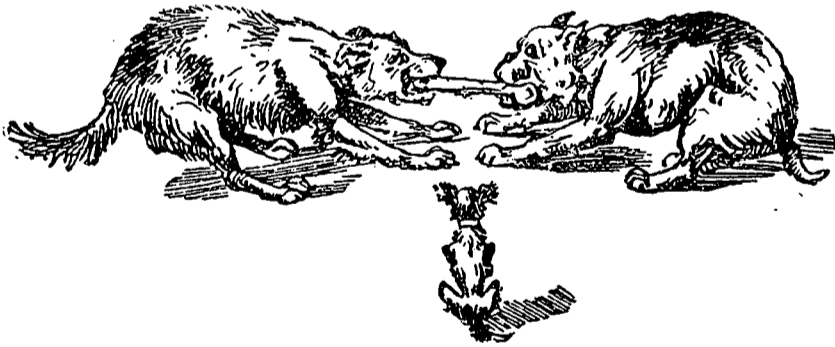
Ses nouvelles occupations l'avaient bien troublé tout d'abord. Mais, peu à peu, il s'était accoutumé à son service de statistique, et, même, y avait pris goût.

Terré au fond d'un couloir obscur, il avait amassé autour de lui des piles de cartons verts, où il enfouissait ses feuilles d'additions de divisions, ses tableaux récapitulatifs, bref, toute la paperasserie nécessaire à son travail de bénédictin. Il s'était identifié avec ses dossiers ; toutes ces pièces poudreuses, jaunies, lui étaient devenues respectables, et une fois par an, à date fixe, il les sortait de leurs cartons, les époussetait religieusement, remettait les fiches disparues et ajoutait quelques nouvelles feuilles toutes noircies aux précédentes.

Il s'était créé ainsi une sorte de service spécial, qui lui assurait la tranquillité. On reconnaissait universellement ses mérites, on admirait la parfaite régularité de ses chiffres, leur belle ordonnance et la justesse de ses opérations. Jamais il ne s'était trompé ! Le père Luet était un homme heureux.

Il menait, depuis de longues années déjà, cette existence monotone et réglée toujours de même, sans autre désir que d'assurer à sa fille une vie paisible et de la marier un jour avec un officier. — C'était là sa secrète ambition, le rêve qui berçait ses vieilles années.

## LA PHILOSOPHIE DE LA CHICANE



I  
Les deux combattants et le public.



II  
Le public et les deux combattants.

## CHANGEMENT DE GOUVERNEMENT

(Dans la route céleste.)



Plutus. — Dis donc, Phœbus, va-t-elle finir ta saison ! Ce devrait être mon tour.

Il avait élevé Jeanne avec une tendresse exclusive et un absolu dévouement. C'était sa seule passion. Pour lui donner sinon le luxe au moins le confort, cet homme, qui, durant plus de vingt ans, avait été au café, avait rompu avec ses habitudes. Il s'ingéniait à économiser sur toutes ses menues dépenses. Mais il trouvait sa récompense dans son petit logement de la rue Balagny, alors qu'il rentrait à cinq heures et demie, heure militaire. Il s'attardait à regarder avec une émotion intime, profonde et toujours renouvelée, sa fille vaquer gaiement aux soins du ménage et mettre dans la salle à manger, claire et propre, deux couverts sur la nappe blanche.

C'est dans cette atmosphère de bonheur calme qu'il fut surpris un jour par la visite d'un jeune officier de fortune, que les beaux yeux et la grâce de mademoiselle Jeanne avaient conquis, et qui venait lui demander la main de sa fille.

Le commandant jura bien un peu en apprenant l'idylle qui s'était nouée sans sa permission, mais, comme le jeune homme avait une physionomie franche et sympathique, comme mademoiselle Jeanne déclara qu'il lui plaisait, voire même depuis quelque temps, il fiança les deux amoureux, tout aise lui-même d'avoir un soldat comme beau-fils.

Il annonça, toutefois, qu'il ne les marierait qu'après avoir exactement constitué à sa fille la dot exigée pour la femme d'un officier. Les enfants eurent beau supplier, il fut inflexible, se faisant un point d'honneur de suivre encore à la lettre les règlements qui avaient si longtemps courbé sa vie.

Pour compléter les quelques milliers de francs qu'il avait déjà, il se leva désormais dès l'aube et s'acharna, jusqu'à l'heure de son bureau, à des travaux de copie. Comme il écrivait bien, il arriva ainsi à augmenter son trésor, et, au moment même où son futur gendre le pressait si vivement, il n'y manquait plus qu'une centaine de francs.

Les deux fiancés trouvaient, toutefois, le temps long. Un jour, le commandant surprit sa fille les yeux pleins de larmes. Il n'osa l'interroger, devinant sa peine et ne voulant pas cependant se "deshonorer" en dérogeant à ses principes.

Mais il s'ingénia, dès lors, à gagner le plus d'argent possible. Sa soirée restait libre. Moyennant un cachet de quarante sous, après avoir fait preuve de quelques notions musicales, il entra dans l'orchestre d'un petit théâtre du quartier, comme "grosse caisse."

Pour justifier ses absences du soir aux yeux de mademoiselle Jeanne, il prétextait, désormais, des rendez-vous de vieux amis au café voisin.

Dès lors, il n'eut plus une minute de repos. Il sacrifia ce qu'il aimait le mieux au monde : ses longues causeries du coin du feu avec sa fille, sa partie d'échecs, et ce petit instant de somnolence avant que mademoiselle Jeanne ne lui dise de sa voix claire : "Allons, papa, il est temps d'aller se coucher."

Maintenant, le dîner fini, il allait dans sa chambre retirer du revers de sa redingote sa rosette de la Légion d'honneur, qu'il ne voulait pas traîner au heuglant, et partait jusqu'à minuit.

Au théâtre, les camarades l'avaient d'abord blagué, puis, peu à peu, ils avaient appris à respecter ce vieillard silencieux et digne, aux allures militaires, et sur lequel courait déjà une légende de grand seigneur ruiné.

Le commandant laissait dire, et le chef d'orchestre, qui se piquait d'opinions légitimistes pour avoir ajouté une particule à son nom, l'avait pris sous sa protection.

Si adouci, toutefois, qu'il ait pu être pour lui, par ces circonstances mêmes, son métier de musicien, le commandant ne tarda pas à être fatigué de son existence en triple partie.

Il résista courageusement. Mais au bout de peu de temps, à l'orchestre, ses yeux, malgré lui, se fermèrent à la fin du premier acte. Vainement il lutta contre le sommeil, vainement il s'agitait, ouvrait désespérément les paupières : tout cela en pure perte, car il s'endormait. Il risquait ainsi de perdre sa place.

Le chef d'orchestre le prit heureusement en pitié, et, dès lors, à l'instant même où le pauvre engourdi eut à frapper sur sa grosse caisse, il l'avertit par un petit coup sec de son bâton sur son pupitre.

Le commandant put désormais rêver tranquille. Quelque profond que fût son sommeil, pas un seul soir il ne cessa de percevoir très distinctement le signal qui l'invitait à jouer et ne manqua jamais sa partie.

Par un phénomène d'habitude très simple, il se réveillait juste à temps, pour se rendormir, il est vrai, aussitôt. Il faut ajouter que le répertoire n'était guère varié et ne se composait que de quatre ou cinq morceaux d'accompagnement indéfiniment rabâchés.

Depuis une quinzaine de jours, la même pièce figurait sur l'affiche, et une bande de jeunes gens, attirés par les grâces de l'ingénue, venait y assister régulièrement.

Ces jeunes gens, placés au premier rang des fauteuils, remarquèrent bientôt le manège du commandant. Ils firent des gorges chaudes du pauvre homme, et un soir l'un d'eux communiqua à un de ses amis un projet qu'ils durent trouver très drôle, à en juger par leurs éclats de rire.

Sitôt décidé, sitôt exécuté. Le deuxième acte

## GIBIER FAISANDE



Elle, (se houchant le nez). — C'est une chance que tu l'aies tuée aujourd'hui, celle-là. Demain, tu n'aurais pas pu en approcher.

finissait. La chanteuse légère redoublait de grâce et minaudait une romance, le ténor la contemplait avec amour, tandis qu'en sourdine le violoncelle accompagnait ; tout le public était sous le charme, lorsqu'un bruit formidable se fit entendre. Un grondement de tonnerre, sourd et prolongé, roula dans la salle.

Le commandant traîtreusement réveillé par un de nos écervelés, qui venait de donner avec sa canne le signal habituel sur la barrière de bois qui entoure l'orchestre, frappait à tours de bras sur sa caisse.

Ce fut un vrai coup... de théâtre. La chanteuse, la voix coupée sur son plus bel effet, pensa s'évanouir dans les bras du régisseur, le ténor glapit des injures, et le public, revenu de sa stupeur, se mit à faire pleuvoir des projectiles sur les musiciens. Ce fut un tapage formidable.

Le commandant, cause inconsciente du cataclysme, restait ahuri. Le directeur, en proie à une fureur facile à concevoir, se précipita vers lui, l'empoigna et le jeta dehors en le menaçant des foudres de la justice.

Il se trouva ainsi en moins de rien dans la rue, nu-tête, les vêtements en désordre. L'air frais de la nuit le calma, et il devina alors la scène dont il était victime.

Il n'eut pas un mouvement de colère contre les autres, mais il pensa qu'il perdait sa place et retardait ainsi le mariage de sa fille. Il s'accusa d'avoir manqué de courage et d'énergie. — La tête basse, et lentement, il reentra chez lui. — Toutes les lumières étaient éteintes dans le petit appartement, sauf la veilleuse, qui brûlait dans l'antichambre et qui l'attendait. Il la prit, et, sur la pointe des pieds, il pénétra dans la chambre de sa fille.

Jeanne dormait. Sous la lumière tremblotante et adoucie, il la vit calme et heureuse, qui reposait. Il la regarda longuement avec tendresse, et ce vieillard, qui n'avait rien à se reprocher, sentit deux grosses larmes rouler entre ses paupières, tandis qu'il murmurait tout bas : "Pardon !"

Puis il se retira, et son premier

soin fut d'aller contempler son trésor.

Il prit la boîte où il l'avait précieusement enfermée et où, chaque jour, il ajoutait quelques francs. Qu'y manquait-il ? Peu de chose, assurément ! Mais, si peu que cela fût, cela ne représentait-il pas des heures de tristesse pour sa Jeanne ? Et le pauvre homme se mit à compter.

Il savait le nombre des billets de banque. Il fit alors le compte des pièces d'or.

A mesure qu'il approchait du total rêvé, son visage s'épanouissait. Jamais avare, palpant ses richesses, n'eût telle expression de bonheur.

Bientôt, cependant, la joie fit place à la surprise. Le commandant trouvait plus qu'il ne croyait avoir.

Il calcula, recalcula, mais, de quelque façon qu'il s'y prit, la somme était bien complète.

Il ne pouvait en croire ses yeux. Quoi, lui, le vieux statisticien impeccable de l'administration préfectorale, lui, l'homme aux additions toujours justes, s'était trompé !

Soit, il avait commis sa première faute de calcul, mais la dot de Jeanne était constituée.

Longtemps, dans la suite, le commandant fut poursuivi par l'idée fixe de l'erreur commise.

Mademoiselle Jeanne eût pu cependant lui donner le mot de cette mystérieuse énigme. Elle eût pu lui dire qu'elle aussi, tandis qu'il s'attardait à ce théâtre, s'ingéniait par des travaux d'aiguille à gagner quelque argent qu'elle ajoutait furtivement au trésor découvert.

Une même pensée tendre et délicate les avait guidés tous les deux dans leur tâche si discrètement dissimulée.

JOLEAUD DE SAINT-MAURICE.

## LA TERREUR DES MARIS

*Femme laide.* — Sortez d'ici, ou j'appelle mon mari.

*Tramp.* — Il n'est pas à la maison votre mari.

*Femme laide.* — Qu'en savez-vous ?

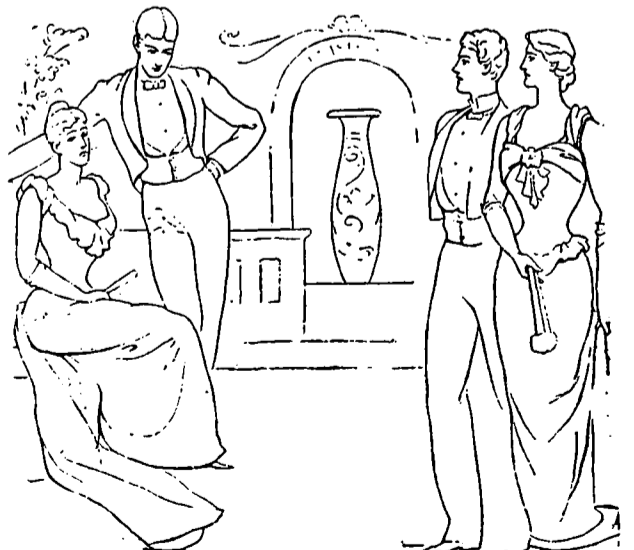
*Tramp.* — J'ai toujours remarqué que le mari d'une femme de votre genre, n'est chez lui que pour le temps des repas.

## LA PERFECTION DANS LE MÉNAGE

*La mère.* — Je crois, Alfred, que ta femme manque d'ordre. Elle ne met jamais les choses à leur place.

*Le fils.* — Et je ne l'en aime que plus pour cela. Quand je mets mes pantoufles ou mon chapeau dans un coin, je suis sûr de les retrouver ; chose que je ne pouvais pas faire chez vous.

## LES SUBTILITÉS DU GRAND MONDE



— Quel est ce couple, là bas ? Est-ce quelqu'un de bien ?

— Je ne sais pas. Tout le monde a l'air de les connaître ; mais ils ne se soucient pas de connaître personne.

— Alors, c'est quelqu'un de bien.

## UN CHIEN TRANQUILLISÉ



*Nièce favoriti.* — Ne parlez pas si fort, vous allez réveiller mon Fido.

*Vieil oncle de campagne.* — C'est cela, Fido ? Tu peux être assurée qu'il dort dur ; voilà une demi-heure que je suis assis dessus.



FEUILLETON DU SAMEDI

## LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE XIII

(Suite)

Était-ce la secrète espérance de revoir son petit-fils ? mais une sève nouvelle semblait se répandre dans son côté à demi paralysé, et, le soir, quand il se trouvait seul dans sa grande chambre tendue de brocartelle, il ne sentait plus de désespérance.

Le sommeil ne venait pas encore, cet infidèle, et pourtant ce tant désiré de la souffrance : mais, dans le rond lumineux que la lampe allumée projetait au plafond, l'aïeul voyait voltiger de scuriantes images. Il écoutait ce bruit de flots, battant son plein, que produisait la foule en s'agitant dans ces quartiers somptueux.

Les voitures roulaient rapidement ; souvent elles s'arrêtaient au péristyle du Grand-Hôtel ; les laquais corrects se pressaient aux portières, puis s'était la montée douce de l'ascenseur conduisant les nouveaux arrivés aux divers étages.

— Il est là peut-être, songeait Noël Richebrac... Il ne peut tarder... Ne sais-je pas de source certaine, que, depuis une semaine, son appartement est retenu près du mien ?

Dans sa pensée, il voyait alors le jeune enseigne, entrant vivement dans sa chambre, l'entourant de ses deux bras : ils confondaient leurs larmes et leurs baisers.

Dès le lendemain, Luco, suivant l'ordre de son maître, consultait le registre des arrivants. Il reparaisait avec les noms les plus sonores sur les lèvres : des comtes, des ducs, des princes. L'idée de cotoyer toutes ces grandeurs eût, autrefois, épanoui d'aise le visage du nabad ; mais il remuait tristement la tête, et balbutiait :

Ce n'est pas encore mon pauvre enfant. Quand donc viendra-t-il ?

Ce quand donc fut un matin de mai.

L'officier de marine arriva, pâli par sa récente blessure, le regard chargé de mélancolie.

Oui, c'est bien lui, élané dans son uniforme, lui toujours distingué ; mais, lui aussi, avec la même volonté inébranlable, la même manière d'envisager l'avenir.

De sa voix harmonieuse, il parlait à Luco, et s'informait de la marquise ; puis, le geste animé, un nuage rose colorant sa pâleur, il s'élança vers la chambre de Mme de Trémur.

L'œil fixe, le buste caché par les plis de la portière, Noël Richebrac le regardait. Il entendit aussi un bruit de baisers et un :

— Mon enfant !... mon Gaston... es-tu consolé ?...

— Consolé ! grand'mère !... Est-ce possible ? Sans doute, je respecterai la volonté de mon aïeul ; mais, quant à oublier Mlle Hermel, quant à perdre le souvenir de sa grâce, de sa beauté, de ses talents, jamais, oh ! jamais.

Il reprit bientôt d'une voix tremblante : — Je ne l'ai pas revue. Je me suis fidèlement soumis à sa défense, pauvre Germaine ! Mais, au Salon, pour la première fois sont exposées ses œuvres. J'ai fait le voyage afin de les admirer... C'est une grande artiste, dont tous honorent le talent, dont tous estiment le caractère.

La réponse de Mme de Trémur, faite d'un accent très bas, ne put parvenir à l'oreille du nabad. Elle fut longue. Aux inflexions de sa voix, on devinait une mère ber-

çant de ses tendres paroles une grande douleur.

Et soudain Gaston éclatant :

— Que j'ai souffert !... Toutes mes lettres sont restées sans réponses. Seulement une fois, Germaine m'a encore affirmé que notre mariage, était impossible, qu'elle l'avait compris, qu'elle se devait à sa mère. A l'accent ému de son style, je sentais bien qu'elle étouffait son cœur ; mais que, pour rien au monde, elle n'entrerait dans une famille où l'on accueillerait pas Sûzel. Oh ! oui, j'ai souffert ! fit encore le jeune homme d'une voix altérée, souffert plus que je ne puis le dire. Un moment, envahi par le découragement, j'ai presque désiré qu'avec la mort vint l'oubli ; mais la mort n'a pas voulu de moi... Marc m'a guéri.

Une grosse larme glissait lentement entre les cils du nabad : il eut peur de son émotion, et, laissant retomber les plis de la portière, péniblement, il regagna son fauteuil. Ses mains tremblaient, une grande oppression serrait sa poitrine. Il avait accepté la longue séparation, espérant qu'elle eût modifié les projets de Gaston, mais il ne pouvait plus se résigner ; il se sentait à bout de forces. Non, jamais il ne ferait plus couler les larmes de son petit-fils. Jamais plus il n'entendrait ces paroles déchirantes :

— La mort n'a pas voulu de moi... Marc m'a guéri.

— Pauvre enfant ! balbutiait-il, pauvre enfant, que sa douleur est donc profonde et durable !

Tout le passé revenait lentement à sa mémoire. Il se jugeait sévèrement. Eh quoi ! pour un peu d'or, pour quelques parehemins jaunés, briser deux cœurs si tendrement unis ! Il éprouvait un douloureux plaisir à revenir sur ses erreurs d'autrefois, à en savourer, pour ainsi dire, la sauvage âpreté.

— J'ai eu tort, faisait-il, grand tort !

Quoique la matinée fût tiède, un feu de roi brillait dans la cheminée. Machinalement il en activait les braises, et à ces flammes vives, dans son luxe somptueux, la chambre de l'infirme respalendissait.

Le prix quotidien de cet appartement, aux dorures étincelantes, aux glaces de Venise, aux meubles moelleusement capitonnés, eût assuré l'abri d'une pauvre famille pendant toute une année.

M. Richebrac eut un sourire amer.

Tant de luxe, tant de confort, dit-il, et je laisse pleurer mon petit-fils !...

En cet instant, Luco revint près de son maître. Sa vieille tête, si raide d'habitude tremblotait sur ses épaules, et il mordait avec rage sa rude moustache.

— As-tu vu notre Gaston ? demanda l'infirme d'une voix mal assurée.

— Oui, Monsieur, zé l'ai vu.

— A-t-il parlé de moi ? reprit le vieillard avec anxiété.

— Ah ! zé vois qué vous l'aimez toujours, s'écria joyeusement Luco. Zé savais bien, moi, que voutre amour n'était pas mort pour voutre fils.

— Silence, fit M. Richebrac, silence Luco. Je l'aime, dis-tu, une belle provision de chagrin que j'ai amassée là ! Quand on est vieux, on est faible, vois-tu, et on a beau vouloir, la colère ne peut durer. C'est égal, je serai ferme, et tant que Gaston ne m'aura pas fait sa soumission, inflexible je demeurerai.

Satisfait de l'accent énergique donné à cette affirmation, il se remit à tisonner. Une expression joyeuse illuminait son visage.

— Mlle Hermel expose au Salon, pensait-il ; mon petit-fils doit s'y rendre... Eh bien, le Salon s'ouvre pour tous !...

Mais, voulant donner le change sur ses projets :

— Luco, dit-il, le temps est superbe, la marquise sera sans doute heureuse de faire un tour au Bois ; je vais m'offrir à l'accompagner.

— Vous ! fit Luco, stupéfait.

— Moi, oui, moi ! Ne suis-je pas singulièrement rajeuni depuis quelques semaines ? Mes mains sont redevenues souples ; quant à ma jambe raide, nous la cachons sous les fourrures.

A l'heure suivante, Mme de Trémur et son vieux compagnon, tous deux majestueusement assis dans un landau, parcouraient l'allée des acacias. Le Bois était frais : les masses de verdure se dessinaient sur un ciel bleu. Au piétinement cadencé des chevaux, au roulement facile des voitures, on voyait que le *high-life* commençait à envahir les allées. Les beaux cavaliers galopèrent fièrement, sautant de la cravache, les élégantes amazones ; les équipages défilaient entre les rideaux d'arbres, les enfants couraient à travers les sentiers, aussi frais que les marguerites écloses dans la rosée, aussi gaies que les pinsons qui chantaient dans les taillis.

— C'est charmant ! charmant ! en vérité, répétait le vieillard. Ah ! marquise, comment avons-nous pu vivre si longtemps loin de Paris ! Quelle cité ! que de merveilles !

Il toussait discrètement, cherchant une entrée en matière.

Puis jouant l'air le plus indifférents du monde :

— Que diriez-vous d'une visite au Salon ? Au retour il va se trouver sur notre chemin...

Ne cherche donc pas à tromper autrui ! lui soufflait à l'oreille je ne sais quelle voix. Ne sait-on pas que les tableaux t'importent peu, mais que tu veux entrevoir Gaston... Gaston dont le souvenir te suit pas à pas comme le satellite suit l'étoile. Allons, avoue franchement, loyalement, combien tu l'aimes.

Sur l'ordre du vieillard, le cocher fit tourner l'attelage. De la mèche de son long fouet, il effleura les trotteurs, et le landau fut emporté. L'élégante voiture croisa un modeste équipage, et la marquise sourit à deux femmes, à peine entrevues à travers la glace.

— Qui sont donc ces dames ? interrogea M. Richebrac : ma vue a faibli, je n'ai pu les reconnaître.

— Mlle Hermel et sa mère... Pauvre Germaine ! elle m'a paru bien pâle.

Le nabad frappa violemment sur la tabatière d'or ciselé qu'il tenait entre le pouce et l'index, et cacha son trouble en absorbant bruyamment une prise.

Puis, indiquant le Palais de l'Industrie, dont le landau approchait en ce moment, il reprit, avec une expression de douceur insinuante, qui contrastait avec sa violence habituelle :

— Chère marquise, ne manquerions-nous pas à tous nos devoirs envers les peintres français, si nous passions devant ce palais sans daigner en franchir le seuil ? Regardez donc ! Est-il pavoisé, est-il superbe ! et quelle affluence !

En effet, tout le monde se pressait sous les porche. C'était un tout Paris composé d'élégants et d'illustres.

On entraît : les jeunes gens tirant une dernière bouffée du cigare à demi consumé, et le jetant au loin ; les jeunes femmes souriantes sous leurs grandes plumes ; les unes s'armant déjà du binoche, qui permettrait à leur myopie d'apprécier le mérite des diverses écoles ; les autres, souples et fines dans leur costume à la dernière mode, et le long gant de Suède recouvrant la peau blanche d'une main mignonne.

Ici, deux jeunes goumeux discouraient en franchissant le porche.

—Faiblot, hein, faiblot, cette année, le Salon ?

—Oui, l'art est en décadence, gémissait plus loin la voix sépulcrale d'un monsieur décoré.

Et son interlocuteur, un petit vieux à lunettes d'or, s'arrêtant net dans sa marche :

—En décadence ! ô divin Apollon ! quand nous avons des Carolus Duran, des Bouguereau, des Meissonnier ! Je voudrais bien savoir combien de noms plus illustres nous ont légués les anciens âges. De siècle en siècle, le talent foisonne, mais le génie est rare.

Les arrivants pénétraient dans les grandes salles, cirées et luisantes, toutes scintillantes de l'or des cadres neufs.

Le catalogue en main, le nez en l'air, la nuque torturée, on glissait de salon en salon ; ici, s'attardant devant les portraits des sommités du jour ; hommes politiques ou romanciers, acteurs en vogue, belles jeunes femmes, dont les peintres immortalisaient en quelques traits la royale beauté. En général, les têtes d'enfants emportaient tous les suffrages. On aime cette grâce de l'enfance, ces chairs blanches et carminées, ces cheveux blonds et opulents, ces yeux pleins de lumière qui sourient à la vie, ces lèvres roses et mutines, toutes prêtes à donner d'innombrables baisers.

Que de variété dans toutes ces toiles ! que de pensées diverses les ont animées !

Voici les grands tableaux historiques ou allégoriques, puis les paysages avec leurs futaies profondes, leurs eaux limpides, leurs lacs transparents. Ici, la nuit s'étend sur la campagne ; plus loin, l'aurore se lève. La nature est incépisable. Après avoir donné en modèle les eaux de ses fleuves, les arbres de ses forêts, elle présente la mer, qui sous le pinceau des paysagistes maritimes, apparaît avec ses vastes horizons, et ses barques fragiles fendant l'écume blanche.

Et la longue procession des visiteurs serpente toujours à travers les nombreuses salles. On cause, on s'anime, les yeux étincellent. L'un admire, l'autre critique ; celui-ci désigne d'un léger mouvement des paupières la célébrité en vogue ; plus loin, au contraire, à l'ardeur vaillante de la première heure succède un sourire contraint, une pose languissante ; et, bientôt, las d'errer le long des galeries, les groupes épuisés, brisés, harassés, tombent, avec un soupir d'infinie satisfaction, sur les larges divans encadrés de palmes vertes.

Mille propos se croisent.

—Quelle toile délicieuse ; quel ciel d'azur ! Tout nuage dans l'éther : c'est un idéal !...

—Horrible ! horrible !... quelle platitude ! quelle confusion de violet et de rouge !... et l'on appelle cela de l'art !...

—Ou, mon cher, faisait un rapin, à l'œil étincelant, aux gestes énergiques ; oui, ils ont eu cette audace : refuser mon père des Abruzzes... une œuvre de choix et broyée !... Ce fut l'injustice la plus révoltante, la plus châtée !...

—Quelle impartialité dans la réception de toutes ces toiles... ce jury est vraiment admirable.

—La cause ?... La cause de cet échec ?... mais la haine éternelle de la médiocrité contre tout ce qui est original, puissant, jeune, individuel.

—Vois donc cette dame ! Oh ! ma chère, quelle charmante toilette ! Quel effet font ces nœuds bien tendre sur ces dentelles ! Regarde bien nous les ferons copier.

Cette dernière phrase, fort en dehors du sujet, il faut l'avouer, était formulée par Marie-Juliette Berthier. Sous l'œil de leur mère, les deux sœurs étalaient, sur l'un des divans, d'éblouissantes toilettes qui leur

seyaient à ravir. Droits devant elles le coudant pour mieux les entendre, mais toujours flegmatiques et glacés comme les neiges de leur Écosse, se tenaient les baronnets.

Las enfin de soupirer dans l'attente de la dot insaisissable, ils avaient décidément renoncé à Margaret, et déposé leurs hommages et leurs admirations aux pieds des insignifiantes et futiles, mais très riches jumelles.

Leur demande venait d'être agréée. Marie-Juliette trouvait à la rotondité de sir Arthur quelque chose de majestueux, et Juliette-Marie accordait à la maigreur de Philip une suprême distinction.

Les bouquets de fleurs blanches, correctement apportés chaque main, tenaient lieu de sentiments et si les cœurs demeuraient fort calmes, nul ne s'en alarmait.

Que voulez vous ? on ne peut tout avoir à la fois. Mac-Bury et Lyndal palpaient en pensée la dot des héritières, et les jumelles rêvaient amoureusement aux baronnies d'Écosse.

—Mais c'est charmant, roucoula Mme Berthier, en portant à ses yeux son lorgnon à monture d'or, charmant ! nous sommes en plein pays de connaissance. Ne voyez-vous pas, devant ce paysage maritime d'Élodie Lavilette, notre aimable Hector de Mauriac ? Mais quelle pâlure ! Il m'inquiète ce jeune homme. Il porte un des beaux noms de France, et il a la distinction d'un fils de race.

—Entièrement décaqué, insinua sir Philip.

—Au dernier Longchamps, reprit sir Arthur, ont sombré ses dernières ressources... Frontin a dépassé d'une encolure sa Sultane.

—Pauvre garçon ! soupira Mme Berthier.

Ce fut toute l'oraison funèbre du beau des beaux.

Hôtel, chevaux, gais compagnons, exploiters, flatteurs, émotion de jeu, ennui profond, rien ne lui avait manqué. Son histoire avait été l'histoire tristement banale que tous connaissent. Puis, le riche domaine du Nivernais, hectare par hectare, était tombé dans les mains des usuriers. Avec la dernière prairie le crédit avait manqué ; et maintenant, toujours très *pschutt* avec son cou ondulant entre les pointes rabattues de son faux-col, et son veston gris poussière, Mauriac se demandait, en prenant un air vainqueur, mais le désespoir dans l'âme, un de ces désespoirs farouches qui amènent la désespérance :

—À quelle ancre me rattacher ? Je l'avais toujours dit : Courte et bonne ! mais, déjà, me faudrait-il payer les arrhes du sanglant marché ?

Sur les divans, les causeries, les louanges, les critiques allaient leur train, mêlées aux accords de tout un orchestre. En bas, dans la galerie des sculptures, dans ce vaisseau immense et sonore, fleuri comme une serre, peuplé comme un musée, la musique de la garde de Paris interprétait quelques fragments du *Trouvère*. Le piston soupirait avec délicatesse le chant de Manrique dans sa tourelle ; puis tous les instruments réunis répliquaient dans un rythme large, par les puissants accords du *Miserere*.

Lassés d'admirer les statues et les toiles, dans la galerie, comme dans les salons de peintures, les visiteurs se laissaient bercer par cette riche harmonie. Quant à Mme Berthier, elle discourait sans cesse.

Tout à coup, elle eut un regard étonné, et plaçant sa main chargée de bagues, sur l'épaule de Marie-Juliette :

—Est-ce une illusion ? Ne dirait-on pas que ce Salon est le rendez-vous de tous les hôtes du Roseat ? Mais, oui ; c'est Mme de

Trémour, et à côté d'elle... Ciel, quelle résurrection !... M. Riehebrae...

En effet, le vieillard, péniblement, venait de s'asseoir sur l'un des divans. Il paraissait très ému. Sa haute taille suivait dans un balancement de rêve, la mesure du chant Manrique, et ses yeux s'attachaient avec fixité sur l'un des succès du Salon.

Sur le mur en face resplendissait, dans son cadre d'or, le tableau de Germaine. Sans nul doute cette œuvre serait médaillée. C'était devant elle tout un flux d'artistes, de critiques, de simples amateurs ; et l'éloge était unanime. La sympathie s'établissait entre la foule et l'auteur du touchant tableau, sympathie mystérieuse, bien réelle cependant.

Dans son œuvre, l'artiste met son cœur, et la foule le comprend. Non seulement cette peinture, simplement signée *Germaine*, était admirable de coloris, de relief, de Grâce et de force, mais cette œuvre, plus encore que toutes les autres créations de Mlle Hermel, était marquée à ce cachet d'émotion vive, qui est la pierre de touche d'un talent supérieur.

Elle remuait toutes les fibres de l'âme, cette humble femme, agenouillée devant une belle enfant, et la regardait comme une vision céleste. Les doigts mignons de la fillette effeuillaient des roses, ses petites lèvres s'entrouvrent comme si elle parlait, et l'humble femme, les mains jointes, le regard ardent, semble répondre : Je t'aime, je t'aime !

Est-ce la mer ? Non, son costume est trop misérable, et l'enfant au bouquet de roses est vêtue comme une petite reine... Et pourtant on croirait à la maternité devant la puissance de tendresse qui, du cœur de l'Alsacienne, monte et rayonne sur son visage. Elle se penche vers la fillette, elle a des sourires d'amour dans les yeux, des impatiences de baisers retenues sur les lèvres.

—C'est Sûzel !... c'est Germaine !... murmurait tout bas le nabab. Et dire que j'ai voulu séparer cette mère et cette fille... misérable argent !... misérable argent qui m'a durci le cœur comme du métal... C'est beau, n'est-ce pas ? reprit-il, en s'adressant à la marquise.

—C'est plus que beau, c'est touchant, répondit Mme de Trémour. Le modèle a vécu, il a souffert !... pauvre femme, comme elle sait aimer !

Non loin du tableau, mais à demi cachée par un vase de Sèvres, d'où s'échappait un palmier de Chine, se tenait Germaine. Elle était très simplement vêtue de faille noire, afin de ne pas attirer les regards, d'ailleurs, elle était si peu connue, qu'elle ne craignait guère les indiscrets. Elle était là pour recueillir, non les éloges, mais les critiques : car, elle le savait, qui ne peut entendre l'austère vérité ne saurait progresser. Si les critiques étaient rares, les louanges ne comptaient plus.

La jeune artiste n'en tirait aucune vanité. Son talent, elle le devait à son travail, sans nul doute, mais surtout à un don gratuit du ciel ; et, dans les âmes droites comme la sienne, le succès amène un surcroît de reconnaissance envers le Dieu bon : voilà tout. Pourquoi, d'ailleurs, attacher tant de prix aux éloges de la foule ! Comme la mer, la foule est capricieuse ; selon le vent, elle vous soulève ou vous abaisse sur la vague.

Peut-être Germaine était-elle encore plus jolie qu'autrefois. À la grâce exquise de son visage se joignait une expression grave et sérieuse, due à l'austérité de son labeur. Elle avançait seule, froide et fière dans la vie ; mais, pour qui l'examinait attentivement, malgré cette attitude puritaine, on reconnaissait vite, dans l'éclat vif et la limpidité

de la prunelle, tous les élans d'une nature d'artiste. Elle avait surtout ce charme profond qui ne peut se définir, mais qui est l'irrésistible attrait. D'un sourire et d'un geste imperceptible de la main, elle calmait l'enthousiasme de Sîzel. L'Alsacienne triomphait, ses yeux jetaient des flammes, et le regard interrogateur qu'elle lançait au public semblait dire :

—C'est ma fille ! Ai-je raison d'en être fière ?

L'ovation continuait devant la toile ; on s'interrogeait. Quelle était donc cette Germaine, l'auteur de cette œuvre charmante ? Dans quelle retraite vivait-elle ? Les vieux maîtres s'arrêtaient, et constataient très franchement les rares qualités de l'émuvant tableau. Que d'élégantes eussent donné tout au monde pour ces encouragements d'artistes illustres et depuis longtemps acclamés !

Et, du divan où il se reposait, Noël Richebrac, se rapprochant de la marquise, lui murmurait :

—Je le vois, il y a d'autres distinctions que les titres en ce monde. Quelle gloire environne cette jeune fille ! Comme cette toile est entourée, admirée ! On ne fait pas tant d'honneur à la couronne d'un marquis.

—Eh ! Monsieur Richebrac, reprenait la marquise, le talent est une belle chose, allié surtout à la hauteur du caractère.

Cependant, toutes les louanges ne donnaient pas une vraie joie à Mlle Hermel. Combien les succès restent pâles, quand l'ami avec lequel on voudrait les partager est loin de nous, quand nos triomphes ne mettent pas une étincelle dans son regard aimé !

Germaine songait à Gaston. Toujours elle avait été victorieuse dans le combat du devoir et de la tendresse. Depuis son départ de Saint-Michel-en-Grève, elle n'avait échangé qu'une seule lettre, quelques lignes avec le marquis de Trémur, lignes où, de nouveau, elle affirmait le respectueux mais filial amour qu'elle portait à sa mère ; mais elle souffrait. Parce qu'un cœur est pur, n'est-il pas susceptible d'un grand sentiment ? Au contraire. Toute tendresse contenue s'en accroît : c'est la règle éternelle.

Et, soudain, la jeune fille demeura immobile, tremblante. Elle était profondément troublée, à en juger par l'incarnat de ses joues et les battements rapides de son cœur.

—Gaston balbutiait-elle, Gaston ? Est-ce bien lui ?...

Et ces beaux yeux numides, laissant échapper un aveu que ses lèvres retenaient, s'arrêtaient, brillants de bonheur, sur le marquis, qui venait à elle, la regard ardent, la main tendue.

L'uniforme d'officier de marine, où se voyait le ruban rouge, rehaussait encore la distinction du jeune enseigne ; et plus le marquis approchait, plus son visage, d'habitude grave et triste, s'illuminait. Il atteignit enfin l'angle du salon où Mlle Hermel se tenait à l'ombre près du palmier de Chine.

Tout ce qu'avait enduré Gaston se lisait dans son regard : le déchirement de la longue séparation, les révoltes, les angoisses, et aussi son estime pour ce grand cœur de jeune fille qui savait s'immoler et préférer le devoir au bonheur.

Il n'eut qu'un mot :

—Oh ! Germaine, que j'ai souffert !...

A ce mot prononcé d'une voix si triste et si tendre, à ce mot qui semblait presque un reproche, Mlle Hermel sentit, en partie, sa fermeté l'abandonner... Il avait souffert !... Et elle donc !... En une seconde, elle avait sondé sa pensée jusqu'au fond. Ce qu'elle y découvrit de tristesse l'épouvanta. Elle ne s'était jamais plainte ; mais, que de fois, vou-

lant se donner au travail, elle avait dû laisser tomber son pinceau ! Une image était là sans trêve dans son cerveau ; et, malgré sa ferme volonté d'éloigner ce marquis au charmant visage, au doux sourire, aux yeux pleins d'amour, elle ne pouvait y réussir. Le rêve l'emportait, et le réveil du rêve était une poignante douleur.

(A suivre.)

Dans quelques semaines LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS commencera la publication du magnifique roman d'Emile Richebourg "L'IDIOTE." Comme le tirage en sera limité, ceux qui voudront se le procurer feront bien de se hâter de souscrire, pour être plus sûr de ne pas le manquer.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

**QUEEN'S = THEATRE**

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant Lundi, 2 Novembre.  
Matinée Samedi,

LE MAGNIFIQUE DRAME

**EAST LYNNE**

Sera donné par une grande et excellente compagnie.

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1 ; cercle d'orchestre, 75c et 50c ; balcon, 50c ; galerie, 25c ; loges, \$6 et \$8.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c ; cercle d'orchestre, 35c ; balcon, 25c ; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 9 NOVEMBRE  
Après-midi et soir.

Engagement de J. H. WALLICK dans le répertoire suivant :

Lundi, Mardi, Mercredi Après-midi

**THE BANDIT KING**

Lundi, Mardi, Mercredi Soir

**THE MOUNTAIN KING**

Jeudi, Vendredi, Samedi Après-midi

**THE MOUNTAIN KING**

Jeudi, Vendredi, Samedi Soir

**THE BANDIT KING**

Excellente compagnie dramatique, jolis décors, chevaux dressés, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : PAT ROONEY.

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal  
**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE SEPTEMBRE

**20,889 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

# DYSPEPSINE

GRAND REMEDE AMERICAIN

# DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliennes,*

AINSI QUE

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.



## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
*Contracteur - Menuisier,*

218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons  
**A BON MARCHÉ**

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands  
FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

**SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE**

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
**516 RUE CRAIG, MONTREAL.**

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00.

M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Écrire à M. E. Bouthay, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251 Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

## SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY



Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.

Après une expérience de nombres d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU DR NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rév. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Boniface, Manitoba, dit:

"Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887. Sœur A. Boire.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1893:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave, d'un la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme est tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIER, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

— Franco par la maille pour l'émission du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE

**L. ROBITAILLE, Pharmacien**  
JOLIETTE, P. Q.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jendis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

**LISEZ LA PRESSE LISEZ**

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

**SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
**\$1.00 par Année**

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans **"LA PRESSE,"**

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,774 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encre, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.